Découverte des mathématiques
Résumé de cours
L1, année 2017-2018

État d'avancement : chapitres 4.2, 4.4, 5 et 6 finis, en cours de relecture.

Le reste ne sera peut-être pas rédigé, se reporter au cours fait en classe

Ce document et sa source LaTeX sont disponibles l'adresse
http://github.com/dmegy/decouverteDesMaths.git
Version du 26 décembre 2017 à 19:41

Table des matières

Chapitre 1

Logique et raisonnement

1.1 Préambule : vocabulaire et ensembles classiques

Afin de pouvoir illustrer les notions de ce chapitre dans le contexte des mathématiques, on part du principe qu'un certain nombre de choses sont connues :

1. Les ensembles classiques : $\mathbb{N}$, $\mathbb{Z}$, $\mathbb{Q}$, $\mathbb{R}$, $\mathbb{C}$, les mêmes privés de zéro : $\mathbb{N}^*$, ..., $\mathbb{C}^*$. Les lois de composition classiques sur ces ensembles : addition, multiplication, avec leurs règles de calcul.
2. L'égalité dans ces ensembles, la relation d'ordre dans $\mathbb{R}$: $x < y$ se lit « x est strictement inférieur à y », $x \leq y$ se lit « x est inférieur à y » (on précise parfois « inférieur ou égal » même si sans précision, une inégalité est toujours prise au sens large).
3. La relation de divisibilité dans $\mathbb{Z}$: la suite de symboles $a|b$ se lit « a divise b ».
4. Les notations d'appartenance d'un élément à un ensemble :on écrit $x \in E$ pour dire que x est un élément de l'ensemble E et $x \notin E$ sinon. Par exemple, $\frac{2}{3} \in \mathbb{Q}$, mais $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$ (cela sera prouvé dans la suite du chapitre).
5. Les notations $\mathbb{R}_+$, $\mathbb{Q}_-$, etc pour des contraintes de signe (au sens large : 0 appartient à $\mathbb{Q}_+$ par exemple). On peut combiner : l'ensemble $\mathbb{R}_+^*$ est l'ensemble des réels strictement positifs.
6. Les fonctions classiques, comme la racine carrée et la valeur absolue.

Tout ceci sera revu en détail de toutes façons.

1.2 Propositions / assertions logiques

Définition 1.2.1. Une proposition (logique), ou assertion (logique) est une phrase à laquelle on peut attribuer le statut « VRAI » ou « FAUX ». La phrase peut en outre comporter des symboles qui désignent des objets mathématiques (comme des chiffres) et d'autres symboles qui désignent des relations mathématiques entre objets (par exemple l'égalité, inégalité, divisibilité, appartenance à un ensemble...)

Par exemple « $2+2=3$ » et « $2+3=5$ » sont des propositions (la première est fausse, la seconde vraie). La phrase « le nombre complexe i est positif » (ou encore « quelle heure est-il ? ») ne sont pas des propositions, on ne peut pas leur affecter de statut : la première n'a pas de sens (un nombre complexe n'a pas de signe), la seconde a un sens mais on ne peut pas lui affecter de statut VRAI ou FAUX.

Variables, paramètres, assertions ouvertes et fermées Une proposition peut dépendre d'un ou plusieurs paramètres, ou variables. Un paramètre est un symbole qui désigne un élément (explicité ou pas) d'un ensemble.

Les symboles nouveau doivent **toujours** être définis (ou déclarés) avec leur type (l'ensemble auquel appartient l'objet), de sorte à pouvoir être sûr du fait que la phrase est bien une assertion, c'est-à-dire possède un statut VRAI ou FAUX.

Par exemple : Dans « $x \geq 0$ », le symbole x n'est pas défini, on ne peut pas être sûr que la phrase ait un sens. Si x était un nombre complexe par exemple, la phrase n'aurait aucun sens. Le symbole x pourrait désigner beaucoup d'autres objets mathématiques, par exemple ... un cercle, les coordonnées d'un point du plan, auquel cas la phrase n'a pas non plus de sens.

D'autre part si x est un nombre naturel, la phrase a un sens mais elle est trivialement vraie car tous les naturels sont positifs. Tout ceci montre qu'il est crucial de déclarer clairement les variables et leur type *avant* de commencer à les utiliser.

Une assertion dont le statut ne dépend pas de la valeur d'un paramètre est dite *fermée*. Dans le cas contraire, elle est dite *ouverte*. Par exemple, « $2+2=5$ » est une assertion fermée, et $x^2+x+1 \leq 5$, qui dépend du paramètre $x \in \mathbb{R}$, est une assertion ouverte, son statut dépend de la valeur de x (par exemple, elle est fausse pour $x=2$ et vraie pour $x=1$).

On déclare des objets à l'aide de la locution « Soit ». La phrase « Soit x un réel. » déclare un réel, que l'on note x. La phrase « Soit $k \in \mathbb{Z}$. » déclare un entier relatif (l'usage de $\in$ comme abréviation pour « appartenant à »est toléré dans ce cas-là, même si en général on interdit d'utiliser les symboles mathématiques comme des abréviations).

La phrase « Soit x. » n'est pas une déclaration correcte d'objet mathématique : on doit préciser le type.

Si on précise que x est un nombre réel, « $x \geq 0$ »devient une assertion mathématique bien formée. Le statut de cette proposition dépend de la valeur de x : elle est vraie si $x \in \mathbb{R}_+$, elle est fausse si $x \in \mathbb{R}_-^*$. Le fait ne pas pouvoir connaître explicitement le statut n'est pas un problème. De fait que lorsqu'on déclare un réel x, on ne sait pas a priori lequel c'est.

1.3 Construction de propositions

Considérons deux propositions A et B. Dans les exemples qui suivent, sauf précision, x est un nombre réel.

Conjonction : « A et B » La proposition « A et B » est vraie si A et B sont vraies. Elle est fausse dès que l'une au moins des deux est fausse.

Exemple : « $x > 2$ et $x < 5$ » est vraie si $x \in]2,5[$. Elle est fausse sinon.

Disjonction : « A ou B » La proposition « A ou B » est vraie dès que l'une des deux est vraie, elle est fausse si les deux sont fausses. Lorsqu'on affirme que « A ou B »est vraie, l'un n'exclut pas l'autre.

Exemple : « $x > 2$ ou $x < 5$ » est vraie pour tout nombre réel x.

Négation : « non A » La proposition « non A » est vraie si A est fausse et inversement.

Implication logique : « $A \Rightarrow B$ » La proposition « $A \Rightarrow B$ »signifie par définition « B ou non-A ». Elle est vraie si A est fausse ou si B est vraie.
Exemples : $2+2=4 \Rightarrow 2\times 2=4$ est vraie. $2+2=5 \Rightarrow 2\times 2=4$ est vraie. $2+2=5 \Rightarrow 2\times 2=5$ est vraie. $2+2=4 \Rightarrow 2\times 2=5$ est fausse. Autre exemple : si x est un nombre réel, la proposition $x>3 \Rightarrow x>4$ est vraie pour $x \leq 3$ ou pour $x>4$. Elle est fausse si $3<x\leq 4$.

Attention : le symbole $\Rightarrow$ n'est en aucun cas une abréviation pour « donc ». La proposition $A \Rightarrow B$ ne veut pas dire « A est vraie donc B est vraie »!

Équivalence logique : « $A \Leftrightarrow B$ » La proposition « $A \Leftrightarrow B$ » signifie par définition « $A \Rightarrow B$ et $B \Rightarrow A$ ». Elle est vraie si A et B ont même statut, que ce soit vrai ou faux. Elle est fausse si A et B ont des statuts différents.
Exemples : $2+2=5 \Leftrightarrow 2\times 3=7$ est vraie. $1>0 \Leftrightarrow 2+2=4$ est vraie. Si x est un nombre réel, la proposition $x>3 \Leftrightarrow x<4$ est vraie pour $x \in]3,4[$. Elle est fausse sinon.

1.4 Quantificateurs

Soit $A(x)$ une proposition dépendant d'un paramètre x appartenant à un ensemble E (exemple : « $x>3$ », où $x \in \mathbb{Z}$).

Quantificateur universel : $\forall$ (quelque soit/pour tout) La proposition « $\forall x \in E,\ A(x)$ » se lit « pour tout x dans E, $A(x)$ ». Elle est vraie si $A(x)$ est vraie pour toutes les valeurs que peut prendre x dans l'ensemble E. Elle est fausse dès qu'il existe une valeur spéciale de x pour laquelle $A(x)$ est fausse. Attention, contrairement à la proposition $A(x)$, la proposition $\forall x \in E,\ A(x)$ est une proposition qui ne dépend d'aucun paramètre : elle est soit vraie soit fausse : on dit que x est une variable muette, ou interne. Exemples : $\forall x \in R,\ x^2 > 1$ est fausse. La proposition $\forall x \in \mathbb{Z}^*,\ x^2 \geq 1$ est vraie.

Quantificateur existentiel : $\exists$ (il existe) La proposition « $\exists x \in E / A(x)$ » se lit « il existe x dans E tel que $A(x)$ ». Elle est vraie s'il y a une valeur de x dans l'ensemble E telle que $A(x)$ soit vraie. Elle est fausse si $A(x)$ est fausse pour toutes les valeurs de x.

Théorème 1.4.1. On a les équivalences suivantes :
non (non A) $\Leftrightarrow$ A.
non (A ou B) $\Leftrightarrow$ (non A) et (non B).
non (A et B) $\Leftrightarrow$ (non A) ou (non B).
$(\forall x \in E,\ A(x)) \Leftrightarrow (\forall y \in E,\ A(y))$.

non$(\forall x \in E,\ A(x)) \Leftrightarrow \exists x \in E,\ \text{non}(A(x)))$.
non$(\exists x \in E,\ A(x)) \Leftrightarrow \forall x \in E,\ \text{non}(A(x)))$.

Démonstration : voir TD.

1.5 Méthodes de démonstration

Démonstration directe

Exemple : soit $n \in Z$; montrer que « n pair $\Rightarrow$ n^2 pair ».

Exemple de rédaction:
Si n est pair, il existe $k \in Z$ tel que $n = 2k$. Alors, $n^2 = 4k^2 = 2(2k^2)$ est pair. (et si n est impair, l'implication est vraie par définition, il n'y a rien à prouver).

Démonstration par contraposée Principe : ($A \Rightarrow B$) est équivalente à (non-$B \Rightarrow$ non-A).
Preuve du principe : (non-$B \Rightarrow$ non-A) $\Leftrightarrow$ (non-A ou $non - non - B$) $\Leftrightarrow$ (B ou $non - A$)$\square$.
Exemple d'application : soit $n \in \mathbb{Z}$; montrer que n^2 pair $\Rightarrow$ n pair.

Exemple de rédaction:
On va montrer la contraposée, autrement dit on va montrer « n impair $\Rightarrow$ n^2 impair », qui est équivalente, mais plus facile à montrer. Supposons donc n impair. Alors il existe $k \in \mathbb{Z}$ tel que $n = 2k+1$. Mais alors $n^2 = 4k^2+4k+1 = 2(2k^2+2k)+1$ est impair.
En combinant avec le résultat précédent, on a donc prouvé : « n^2 pair $\Leftrightarrow$ n pair »

Démonstration par l'absurde Principe : Si F désigne n'importe quelle proposition fausse, on a $A \Leftrightarrow$ (non-$A \Rightarrow F$).
Preuve du principe : (non-$A \Rightarrow F$) $\Leftrightarrow$ (F ou non-non-A) $\Leftrightarrow A$.
Donc pour montrer A, il suffit de supposer A faux et d'en déduire une contradiction (c'est-à-dire n'importe quelle proposition fausse).
Exemple d'application : Montrer que $\sqrt{2}$ n'est pas rationnel.

Exemple de rédaction:
Par l'absurde, supposons $\sqrt{2} \in \mathbb{Q}$. Alors il existe deux entiers p et q premiers entre eux tels que $\sqrt{2} = p/q$. Donc $p = q\sqrt{2}$ et donc $p^2 = 2q^2$, donc p^2 est pair, donc par l'exemple précédent p est pair. Donc il existe $k \in Z$ tel que $p = 2k$, d'où en remplacant $4k^2 = 2q^2$, donc en simplifiant q^2 est pair donc q est pair. Donc p et q sont tous les deux pairs, contradiction car ils sont premiers entre eux. Finalement cette contradiction prouve que $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$.

Démonstrations de propositions avec quantificateur universel

Pour démontrer $\forall x \in E,\ A(x)$, on écrit :
« Soit $x \in E$ un élément quelconque ».
Puis, on démontre $A(x)$.
Puis, pour conclure, on écrit : « x étant pris quelconque dans E, la propriété est bien démontrée ».

Exemple 1.5.1. Montrer que $\forall x \in \mathbb{R}, x^2 + x + 1 > 0$ ».

Exemple de rédaction:
Soit $x \in \mathbb{R}$. (déclaration de x)
On a $x^2 + x + 1 = (x + \frac{1}{2})^2 + \frac{3}{4}$. (Début preuve de $A(x)$)
Comme un carré est toujours positif, on a $(x + \frac{1}{2})^2 \geq 0$
et donc $x^2 + x + 1 > 0$. (fin preuve de $A(x)$)
Ceci montre donc bien $\forall x \in \mathbb{R}, x^2 + x + 1 > 0$ (Conclusion)

Exemple 1.5.2. Démontrer que $\forall x \in \mathbb{R},\ x^2 + \cos(x) > 0$.

Exemple de rédaction:
Soit $x \in \mathbb{R}$.
On distingue deux cas possibles suivant la valeur de x.
Si $0 \leq |x| < \pi/2$, alors $x^2 \geq 0$ et $\cos(x) > 0$ donc $x^2 + \cos(x) > 0$.
Si $\pi/2 \leq |x|$, alors $x^2 + \cos(x) \geq \pi^2/4 - 1 > 0$.
Comme x est quelconque, on a bien montré la propriété pour tout $x \in \mathbb{R}$.

Cas particulier : démonstrations par récurrence Dans le cas particulier où le quantificateur universel porte sur l'ensemble $\mathbb{N}$, on peut utiliser une méthode de preuve spécifique, la récurrence. Cette méthode de démonstration s'appuie sur le fait que toute partie non vide de $\mathbb{N}$ admet un plus petit élément (ce qui est faux pour la plupart des autres ensembles classiques). Il suffit alors de montrer d'une part que $A(0)$ est vraie, ce qui est généralement facile, puis de montrer que pour tout $n \in \mathbb{N}$, on a $A(n) \Rightarrow A(n+1)$. La première étape est cruciale et le raisonnement est faux si on l'omet.

Démonstrations de propositions avec quantificateur existentiel Pour démontrer « $\exists x \in E / A(x)$, il faut soit construire un élément x tel que $A(x)$ soit vrai, soit utiliser un théorème qui affirme dans sa conclusion l'existence d'un tel objet (ou qui affirme l'existence d'un objet à partir duquel on peut obtenir l'existence de x).

Exemple 1.5.3. Soit f une fonction croissante de $[0,1]$ dans $\mathbb{R}$. Montrer que f est majorée, autrement dit montrer que $(\exists M \in \mathbb{R} / (\forall x \in [0,1],\ f(x) \leq M))$.

Exemple de rédaction:
Posons $M = f(1)$. On a bien $\forall x \in [0,1],\ f(x) \leq f(1) = M$, car f est croissante.

Exemple 1.5.4. Montrer qu'il existe deux irrationnels a et b tels que a^b soit rationnel.

Exemple de rédaction:
Considérons le nombre réel $\sqrt{2}^{\sqrt{2}}$. Il est soit rationnel, soit irrationnel. Dans le premier cas, il suffit de poser $a = b = \sqrt{2}$ (irrationnels, voir exemple plus haut) et la preuve est terminée. Dans le second cas, il suffit de poser $a = \sqrt{2}^{\sqrt{2}}$ (qui est supposé irrationnel) et $b = \sqrt{2}$ On a alors $a^b = \left(\sqrt{2}^{\sqrt{2}}\right)^{\sqrt{2}} = \sqrt{2}^2 = 2 \in \mathbb{Q}$.

Ce deuxième exemple montre que parfois, on n'a pas besoin de construire explicitement l'objet, seulement de montrer que ça existe, soit par l'analyse de cas de figure complémentaires, soit en utilisant un théorème qui affirme l'existence d'un certain objet sans forcément l'expliciter. Cela dit, la plupart du temps, il faut construire l'objet.

1.6 Résolution des équations

Soit $A(x)$ une proposition portant sur $x \in E$. Résoudre $A(x)$, c'est déterminer exactement l'ensemble des x tels que $A(x)$ soit vrai. Cet ensemble est un sous-ensemble de E, on l'appelle l'ensemble des solutions. Il peut parfois être vide (aucune solution) ou égal à E (équation triviale).

Méthode par équivalence
$A(x) \Leftrightarrow B(x) \Leftrightarrow ... \Leftrightarrow C(x)$ et on sait facilement résoudre $C(x)$. Cette méthode ne s'applique que rarement, essentiellement qu'aux (systèmes d') équations linéaires.

Exemple 1.6.1. Résoudre $2x + 3 = 5$, d'inconnue $x \in \mathbb{R}$.

Exemple de rédaction:
Soit $x \in \mathbb{R}$. On a

$$\begin{aligned} 2x + 3 = 8 &\iff 2x = 5 \\ &\iff x = 5/2. \end{aligned}$$

Méthode par conditions nécessaires et suffisantes Lorsque $A(x) \Rightarrow B(x)$, on dit que $B(x)$ est une condition nécessaire à $A(x)$, et $A(x)$ est une condition suffisante pour $B(x)$.
Dans la pratique, on écrit $A(x) \Rightarrow B(x) \Rightarrow ... x \in \Omega$. Ensuite, parmi les éléments de Ω, on détermine ceux qui sont solution.

Exemple : résoudre $|x - 1| = 2x + 3$, d'inconnue $x \in \mathbb{R}$.

Exemple de rédaction:
Soit $x \in \mathbb{R}$. On a la chaîne d'implications $|x - 1| = 2x + 3 \Rightarrow |x - 1|^2 = (2x + 3)^2 \Leftrightarrow x^2 - 2x + 1 = 4x^2 + 12x + 9 \Leftrightarrow 3x^2 + 14x + 8 = 0 \Leftrightarrow (x \in \{-4; -2/3\})$. Réciproquement, on vérifie que -4 n'est pas solution mais que $-2/3$ est solution. Finalement, l'équation a une unique solution, $-2/3$.

Chapitre 2

Ensembles

2.1 Définitions (ou pas)

En mathématiques, le sens du mot *ensemble* est plus précis que celui donné par la langue française. Définir rigoureusement ce qu'est un ensemble (au sens mathématique du terme) est assez complexe et dans ce cours, on utilisera la définition intuitive suivante.

Définition 2.1.1. (Ensemble, définition intuitive)

1. Un *ensemble* E est une collection d'objets.
2. Les objets dont est constitué la collection définissant E sont les *éléments* de E.
3. On dit que x appartient à E et on note $x \in E$ si x est un élément de E. On note $x \notin E$ dans le cas contraire.
4. Deux ensembles E et F sont dits *égaux* s'ils ont les mêmes éléments. Dans ce cas on note $E = F$ (et $E \neq F$ dans le cas contraire).

(La définition donnée est insuffisante car en réalité, toutes les collections ne sont pas autorisées (pour éviter certains paradoxes). Mais la plupart de celles auxquelles on peut penser forment bien des ensembles au sens mathématique du terme).

Définition 2.1.2. (Manières de définir un ensemble)

1. Une définition *par énumération* d'un ensemble E est la donnée explicite de tous les éléments de l'ensemble, sous forme de liste entre accolades. Par exemple : $E = \left\{1, 3, \pi, 5, \sqrt{2}\right\}$.
2. Une définition *par compréhension* d'un ensemble E est la donnée d'une propriété qui caractérise les éléments de E parmi un ensemble plus gros F. Par exemple : $E = \{x \in \mathbb{R} \mid x^2 + x \leq 2\}$, qui se lit « E est l'ensemble des réels x tels que $x^2 + x \leq 2$ ».

Attention, dans une définition par énumération, il n'y a pas de notion d'ordre, ni de multiplicité (un élément ne peut pas appartenir « plusieurs fois » à un ensemble). Donc $\left\{1, 3, \pi, 5, \sqrt{2}\right\} = \left\{\sqrt{2}, 3, 5, 1, \pi\right\} = \left\{\sqrt{2}, 2, 2, 3, 3, 5, 1, 1, \pi\right\}$.

Définition 2.1.3. (Ensemble vide, singleton, paire)

1. L'*ensemble vide* est l'unique ensemble ne contenant aucun élément. On le note $\varnothing$ (la notation $\{\}$ est également correcte mais n'est pas utilisée). Une assertion du type « $\forall x \in \varnothing$, $A(x)$ » est toujours vraie par définition. L'ensemble vide est inclus dans tout ensemble, puisque l'assertion « $\forall x \in \varnothing$, $x \in E$ » est toujours vraie.
2. Un *singleton* est un ensemble contenant un unique élément. C'est donc un ensemble de la forme $\{x\}$.
3. Une *paire* est un ensemble de la forme $\{a, b\}$. Si $a = b$, alors il s'agit d'un singleton, mais la plupart des cas, les éléments sont différents et $\{a, b\}$ est donc un ensemble contenant deux éléments distincts.

2.2 Parties d'un ensemble

Définition 2.2.1 (Sous-ensemble / partie)**.** Soient E et F des ensembles. On dit que E est inclus dans F, ou que E est un sous-ensemble, ou une partie de F si tous les éléments de E sont des éléments de F, autrement dit si

$$\forall x \in E,\ x \in F.$$

Dans ce cas on note $E \subset F$ (notation la plus répandue) ou $E \subseteq F$ (dans ce cours, les deux notations sont synonymes et on privilégie la seconde). On note $E \not\subset F$ ou $E \nsubseteq F$ si E n'est pas un sous-ensemble de F, et $E \subsetneq F$ si c'est un sous-ensemble *strict* de F, c'est-à-dire $E \subseteq F$ et $E \neq F$.

Remarque 2.2.2 (Principe de double-inclusion)**.** Si E et F sont des ensembles, alors $E = F \iff (E \subseteq F \text{ et } F \subseteq E)$.

Remarque 2.2.3. Attention, les objets x et $\{x\}$ sont différents! L'un est l'objet x, l'autre est un ensemble contenant un unique élément : x. Par exemple, $\varnothing$ et $\{\varnothing\}$ sont deux choses différentes le premier est l'ensemble vide, alors que $\{\varnothing\}$ est un ensemble non vide : c'est un ensemble contenant un élément (l'ensemble vide).

Axiome et Définition 2.2.4 (Ensemble des parties)**.** Soit E un ensemble. La collection de toutes les parties de E est un ensemble (au sens mathématique). On le note $\mathscr{P}(E)$.

Ainsi, si F est un ensemble, alors on a $F \in \mathscr{P}(E) \iff F \subseteq E$.

Remarque : cet ensemble n'est jamais vide car il contient toujours au moins $\varnothing$, qui est une partie de tout ensemble E.

Exemple 2.2.5. Un singleton $\{a\}$ contient deux parties : la partie vide $\varnothing$ et la partie $\{a\}$.

L'ensemble $\{1,2\}$ a pour ensemble de parties : $\mathscr{P}(\{1,2\}) = \{\varnothing, \{1\}, \{2\}, \{1,2\}\}$.

2.3 Opération sur les ensembles

Définition 2.3.1. (Union, intersection, complémentaire)

Soient A et B des ensembles. Leur *union*, notée $A \cup B$, est la collection formée par les éléments de A et de B. Leur *intersection*, notée $A \cap B$, est l'ensemble des éléments de A qui sont également des éléments de B (ou encore : l'ensemble des éléments de B qui sont aussi des éléments de A).

L'ensemble $A \setminus B$ est l'ensemble des éléments de A qui n'appartiennent pas à B.

Si A est un sous-ensemble d'un ensemble E, le complémentaire de A dans E est $E \setminus A$, on le note aussi $\complement A$ s'il n'y a pas d'ambiguïté sur l'ensemble E dans lequel on prend le complémentaire de A.

Proposition 2.3.2. Si A et B sont deux parties d'un ensemble E, on a :

$$\complement(A \cup B) = \complement A \cap \complement B; \quad \complement(A \cap B) = \complement A \cup \complement B.$$

Démonstration. Soit $x \in E$. Alors :

$$\begin{aligned} x \in \complement(A \cup B) &\iff \text{non}(x \in A \cup B) \\ &\iff \text{non}(x \in A \text{ ou } x \in B) \\ &\iff \text{non}(x \in A) \text{ et non}(x \in B) \\ &\iff \left(x \in \complement A\right) \text{ et } \left(x \in \complement B\right) \\ &\iff x \in \complement A \cap \complement B. \end{aligned}$$

□

Définition 2.3.3 (Ensembles disjoints, unions disjointes)**.** Deux ensembles A et B sont *disjoints* si leur intersection est vide : $A \cap B = \varnothing$.

Définition 2.3.4 (Produit cartésien)**.** Soient E et F deux ensembles. Le *produit cartésien*, ou simplement *produit*, noté $E \times F$, est la collection de tous les couples de la forme (x, y), avec $x \in E$ et $y \in F$. Si $E = F$, on note E^2 au lieu de $E \times E$.

On peut définir de même les produits finis du type $E_1 \times E_2 \times ... E_n$: leurs éléments sont les n-uplets de la forme $(x_1, x_2, ... x_n)$, avec $x_1 \in E_1$, $x_2 \in E_2$ etc.

Remarque 2.3.5. $E \times F = \varnothing \iff (E = \varnothing \text{ ou } F = \varnothing)$.

2.4 Familles indexées

Définition 2.4.1. Soient E et I des ensembles. Une famille d'éléments de E indexée par I est un objet de la forme $(x_i)_{i \in I}$, c'est-à-dire la donnée, pour tout élément $i \in I$, d'un élément de E noté x_i.

Exemple 2.4.2. Une suite réelle $(u_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est une famille de réels indexée par $\mathbb{N}$.

L'ensemble I qui sert à indexer la famille peut être fini ou infini, et s'il est infini, il peut être plus gros que $\mathbb{N}$: il n'est pas nécessaire de pouvoir numéroter les éléments de la famille par des nombres : une famille peut être indexée par $\mathbb{R}$. Par exemple, si $a \in \mathbb{R}$, on peut définir la fonction $f_a : \mathbb{R} \to \mathbb{R}; x \mapsto e^{ax}$. Les fonctions f_a forment la famille $(f_a)_{a \in \mathbb{R}}$.

Définition 2.4.3 (Unions et intersections indexées par un ensemble)**.** Soit E un ensemble, et $(E_i)_{i\in I}$ une famille de parties de E indexée par un ensemble I.

Leur *union*, notée $\bigcup_{i\in I} E_i$, est l'ensemble $\{x \in E \mid \exists i \in I, x \in E_i\}$.

Leur *intersection*, notée $\bigcap_{i\in I} E_i$, est l'ensemble $\{x \in E \mid \forall i \in I, x \in E_i\}$.

Chapitre 3

Applications

3.1 Applications, graphes

Définition 3.1.1 (Graphe d'application)**.** Soient E et F deux ensembles, et $\Gamma \subseteq E \times F$. On dit que Γ est un *graphe d'application de E dans F* si la condition suivante est vérifiée :

$$\forall x \in E, \exists! y \in F, (x, y) \in \Gamma.$$

Exemple 3.1.2 (Application directe de la définition)**.**

1. Si $E = \{1,2,3\}$ et $F = \{1,4\}$, alors l'ensemble $\Gamma = \{(1,4),(2,1),(3,1)\} \subseteq E \times F$ est un graphe d'application.
   L'ensemble $\Gamma' = \{(1,1),(2,4)\} \subseteq E \times F$ n'est pas un graphe d'application.
   L'ensemble $\Gamma'' = \{(1,1),(2,1),(2,4),(3,4)\} \subseteq E \times F$ non plus.
2. Si $E = F = \mathbb{R}$, l'ensemble $\Gamma = \{x, y) \in \mathbb{R}^2 \mid y = x^2\}$ est un graphe d'application, mais pas l'ensemble $\Gamma' = \{x, y) \in \mathbb{R}^2 :\mid x = y^2\}$. Par contre, si $E = F = (\mathbb{R}_+)^2$, l'ensemble $\Gamma'' = \{x, y) \in (\mathbb{R}_+)^2 :\mid x = y^2\}$ est un graphe d'application de E dans F.
3. Pour un sous-ensemble $\Gamma \subseteq E \times F$, être un graphe d'application de E dans F ne dépend pas que de l'ensemble Γ lui-même mais aussi de E et de F. Par exemple, si $E = \mathbb{R}_+$ et $F = \mathbb{R}_+$, alors $\Gamma = \{(x, y) \in \mathbb{R}_+ \times \mathbb{R}_+ \mid x = y^2\}$ est un graphe d'application de E dans F. Par contre, si $E = \mathbb{R}$ et $F = \mathbb{R}_+$, l'ensemble $\{(x, y) \in \mathbb{R} \times \mathbb{R}_+ \mid x = y^2\}$ (c'est le même que le précédent : les éléments sont les mêmes) n'est *pas* un graphe d'application de E dans F.

Définition 3.1.3 (Applications/fonction entre ensembles)**.** Une *application* ou *fonction* (dans ce cours, les deux mots sont synonymes) f est la donnée de trois objets :

1. un ensemble E, appelé le *domaine* de f ;
2. un ensemble F, appelé le *codomaine* de f ;
3. une partie $\Gamma_f \subseteq E \times F$, appelée le *graphe de f* qui est un *graphe d'application* au sens de la définition précédente.

Ceci revient à donner E, F, et pour tout élément $x \in E$, un élément (unique) $y \in F$, appelé l'image de x par f. Cet élément est noté $f(x)$.

Deux fonctions sont égales si elles ont même domaine et codomaine, et si les images des éléments sont les mêmes. (Et il n'est pas suffisant de demander que les images soient les mêmes.)

Remarque 3.1.4.
1. Si f est une application de $\mathbb{R}$ dans $\mathbb{R}$, ce que l'on appelle souvent une « représentation graphique de f » est en fait une représentation graphique de son graphe. La représentation graphique n'est pas unique (l'échelle peut varier, on ne représente en général pas le domaine ni le codomaine en entier mais seulement une partie, etc) mais le graphe, lui, est un objet mathématique abstrait et unique.
2. Une fonction ne peut pas être uniquement définie par son graphe : la donnée du domaine et du codomaine sont nécessaires.

Pour définir une fonction de E dans F, on écrit « Soit $f : E \to F$ une fonction ». Pour définir une fonction particuière, plutôt que donner son graphe comme le demanderait la définition, on utilise le symbole « $\mapsto$ » qui se lit « est envoyé sur / s'envoie sur / est associé à » comme dans l'exemple suivant :

$$\text{Soit } f : \mathbb{Z} \to \mathbb{R},\ n \mapsto \sqrt{n^2+n+1}.$$

Ceci se lit par exemple « Soit f l'application de $\mathbb{Z}$ dans $\mathbb{R}$ qui à (un entier relatif) n associe (le réel) $\sqrt{n^2+n+1}$ ».

(Dans cet exemple, on devrait auparavant justifier que l'expression sous le radical désigne bien un réel positif, c'est bien le cas : exercice.)

On rencontre également la mise en forme du type suivant :

$$\text{Soit } f : \begin{cases} \mathbb{Z} \to \mathbb{R}, \\ n \mapsto \sqrt{n^2+n+1}. \end{cases}$$

Définition 3.1.5. Soient E et F des ensembles. L'ensemble des fonctions de E dans F est noté $\mathscr{F}(E,F)$ ou bien F^E (attention à l'ordre dans la seconde notation).

Remarque 3.1.6. Un graphe de fonction n'est pas forcément défini par une formule simple du type $y = \sin(x)$, ou $y = x^2 + e^x$. Par exemple, on peut utiliser plusieurs formules suivant l'endroit du domaine où se trouve la variable :

$$f : \mathbb{R} \to \mathbb{R}, x \mapsto \begin{cases} \sqrt{x} \text{ si } x \geq 0 \\ x^2 + x + e^x \text{ sinon.} \end{cases}$$

Définition 3.1.7 (Fonction caractéristique)**.** Soit E un ensemble et $A \in \mathscr{P}(E)$ une partie de E. La *fonction caractéristique* de A (sous-entendu, dans E) est la fonction

$$1_A : \begin{cases} E \to \{0,1\}, \\ x \mapsto \begin{cases} 1 & \text{si } x \in A \\ 0 & \text{si } x \notin A \end{cases} \end{cases}$$

3.2 Composition des fonctions

Définition 3.2.1 (Composition)**.** Soit $f : X \to Y$ et $g : Y \to Z$ deux fonctions. La fonction $g \circ f$ (« g rond f ») est la fonction de X dans Z qui à $x \in X$ associe $g(f(x)) \in Z$.

Autrement dit, par définition, $(g \circ f)(x) = g(f(x))$.

Proposition 3.2.2 (« La composition est associative »)**.** Soient $f : X \to Y$, $g : Y \to Z$, $h : Z \to T$ des fonctions. Alors $h \circ (g \circ f) = (h \circ g) \circ f$. Cette fonction est notée $h \circ g \circ f$.

Démonstration. Les domaines et codomaines sont les mêmes (X et T), et si $x \in X$, on a

$$\big(h \circ (g \circ f)\big)(x) = h((g \circ f)(x)) = h(g(f(x)) \text{ et}$$

$$\big((h \circ g) \circ f\big)(x) = (h \circ g)(f(x)) = h(g(f(x))$$

d'où l'égalité des deux fonctions. □

Définition 3.2.3 (Fonction identité)**.** Soit E un ensemble. La fonction identité sur E est la fonction $\mathrm{Id}_E : E \to E, x \mapsto x$.

Remarque 3.2.4.
1. Ne pas confondre la fonction identité avec une fonction constante.
2. Si $\phi = E \to F$, alors $\phi = \phi \circ \mathrm{Id}_E = \mathrm{Id}_F \circ \phi$.

Définition 3.2.5 (Fonction réciproque)**.** Soient $f : E \to F$ et $g = F \to E$ deux fonctions. On dit qu'elles sont réciproques l'une de l'autre (ou que g est une réciproque de f, ou que f est une réciproque de g) si $g \circ f = \mathrm{Id}_E$ et $f \circ g = \mathrm{Id}_F$.

Attention, une fonction f n'a pas toujours de fonction réciproque.

Proposition 3.2.6. Soit $f : E \to F$ une fonction. Si elle admet une (fonction) réciproque, alors celle-ci est unique.

Démonstration. Soient en effet $g = F \to E$ et $h : F \to E$ deux réciproques de f. Alors

$$g \circ f \circ h = (g \circ f) \circ h = \mathrm{Id}_E \circ h = h, \text{ et}$$

$$g \circ f \circ h = g \circ (f \circ h) = g \circ \mathrm{Id}_F = g$$

d'où $g = h$. □

Exemple 3.2.7. Les fonctions $f = \mathbb{R} \to \mathbb{R}_+^*, x \mapsto e^x$ et $g : \mathbb{R}_+^* \to R, x \mapsto \ln(x)$ sont réciproques l'une de l'autre.

3.3 Restriction, prolongement

Définition 3.3.1 (Restriction)**.** Soit $f : E \to F$ et $A \in \mathscr{P}(E)$ une partie de E. La *restriction* de f à A, notée $f|_A$, est l'application de A dans F suivante :

$$f|_A : A \to F,\ x \mapsto f(x)$$

Attention, les fonctions $f|_A$ et f doivent être considérées comme distinctes car leurs domaines sont distincts (A au lieu de E).

Définition 3.3.2 (Prolongement)**.** Soient E et F des ensembles, $A\mathscr{P}(E)$ une partie de E et $f : A \to F$ une fonction. On dit qu'une application $g : E \to F$ est un *prolongement* de f si $g|_A = f$.

Attention, il existe en général plusieurs prolongements possibles d'une même fonction et même si la fonction f est donnée par une formule, un prolongement n'a aucune raison d'être défini par la même formule hors du domaine originel de f. Par exemple, si $f : \mathbb{R}_+^* \to \mathbb{R}, x \mapsto e^x$, alors les fonctions suivantes sont des prolongements de f (à divers domaines) :

$$g : \mathbb{R}^* \to \mathbb{R}, x \mapsto \begin{cases} e^x \text{ si } x > 0 \\ \sin(x) \text{ sinon} \end{cases},$$

$$h : \mathbb{R}_+ \to \mathbb{R}, x \mapsto \begin{cases} e^x \text{ si } x > 0 \\ 10 \text{ sinon} \end{cases}.$$

(Un prolongement ne doit pas non plus être forcément continu ni dérivable, etc.)

3.4 Fonctions injectives et surjectives

Définition 3.4.1. Soient A et B deux ensembles, et $f : A \to B$ une application. On dit que f est injective si

$$\forall (x, y) \in A^2, \quad f(x) = f(y) \Rightarrow x = y,$$

autrement dit si (contraposée)

$$\forall (x, y) \in A^2, \quad x \neq y \Rightarrow f(x) \neq f(y),$$

autrement dit si deux éléments distincts ont toujours des images distinctes. On dit aussi que f « sépare les points ».

Définition 3.4.2. On dit que f est surjective si

$$\forall b \in B, \quad \exists a \in A / f(a) = b,$$

autrement dit tout élément $b \in B$ a (au moins) un antécédent par f.

Définition 3.4.3. On dit que f est bijective si elle est injective et surjective.

Exemple 3.4.4. La fonction $f : \mathbb{R} \to \mathbb{R}, x \mapsto x^2$ n'est ni injective, ni surjective. Elle n'est pas injective car bien que 1 soit différent de -1, ils ont la même image. Elle n'est pas surjective car -2 n'a pas d'antécédent dans $\mathbb{R}$: on ne peut pas trouver de réel x tel que $x^2 = -2$.

Exemple 3.4.5. La fonction $g : \mathbb{R} \to \mathbb{R}_+, x \mapsto x^2$ n'est pas injective pour les mêmes raisons que f, mais elle est surjective : l'ensemble d'arrivée est cette fois $\mathbb{R}_+$, et tout nombre réel positif $y \geq 0$ a au moins un antécédent, par exemple $-\sqrt{y}$.

Exemple 3.4.6. La fonction $h : \mathbb{R}_+ \to \mathbb{R}_+, x \mapsto x^2$ est injective et surjective, donc bijective. Elle est surjective pour la même raison que g, elle est injective, car si x et y sont des réels positifs ayant même carré, ils sont forcément égaux (ils sont positifs donc il n'y a pas l'ambiguité de signe).

En général, la surjectivité est plus dure à montrer que l'injectivité, car il faut résoudre une équation à paramètre : l'équation $f(x) = y$, de paramètre y, et d'inconnue x, et ce pour tous les paramètres y. La non surjectivité est en revanche souvent plus facile à montrer, il suffit de trouver un élément qui n'a pas d'antécédent, en général ça se voit (éventuellement après un petit calcul / majoration / développement d'expression).

Remarque 3.4.7. Si $f : A \to B$ est injective, alors on peut « identifier » A à un sous-ensemble de B grâce à f : un élément $a \in A$ est identifié à $f(a) \in B$. Cette identification n'est pas abusive grace à la propriété d'injectivité. La formulation correcte de cette identification est que f induit une bijection de A sur $f(A)$. Ceci n'est qu'une remarque.

3.5 Images et images réciproques de parties

Chapitre 4

Entiers, ensembles finis et combinatoire

4.1 L'ensemble $\mathbb{N}$ et la récurrence

L'ensemble $\mathbb{N}$ est supposé connu. Il vérifie les propriétés suivantes (les ensembles ordonnés sont traités dans un chapitre ultérieur mais le vocabulaire devrait être connu) :

1. tout partie non vide majorée admet un plus grand élément ;
2. toute partie non vide admet un plus petit élément.

C'est la deuxième propriété qui permet de distinguer $\mathbb{N}$ de $\mathbb{Z}$ et qui fonde le principe de récurrence.

4.1.1 Le principe de récurrence

Définition 4.1.1 (Propriété héréditaire)**.** Soit $A(n)$ une assertion dépendant d'un paramètre $n \in \mathbb{N}$. On dit qu'elle est *héréditaire* si :

$$\forall n \in \mathbb{N},\ A(n) \implies A(n+1).$$

(On définit de manière similaire l'hérédité à partir d'un certain rang n_0, au lieu du rang 0.)

Théorème 4.1.2 (Principe de récurrence)**.** Soit $A(n)$ une propriété dépendant d'un paramètre $n \in \mathbb{N}$.

Si $A(0)$ est vraie et que la propriété est héréditaire, alors la propriété est vraie pour tout $n \in \mathbb{N}$, autrement dit :

$$\big(A(0) \text{ et } (\forall n \in \mathbb{N},\ A(n) \implies A(n+1))\big) \implies (\forall n \in \mathbb{N},\ A(n)).$$

Démonstration. Supposons la propriété vraie au rang 0 et héréditaire.

Montrons que la partie $A = \{n \in \mathbb{N} \mid A(n) \text{ est fausse}\} \subseteq \mathbb{N}$ est vide.

Si A est non-vide, elle possède un plus petit élément m avec $m \geq 1$ puisque $A(0)$ est vraie. Donc $m-1 \in \mathbb{N}$ et $A(m-1)$ est vraie par définition de m. Par hérédité, $A(m) = A((m-1)+1)$ est vraie, contradiction. Donc $A = \varnothing$ ce qui signifie exactement : $\forall \in \mathbb{N},\ A(n)$. □

Théorème 4.1.3 (Récurrence forte)**.** Soit $A(n)$ une propriété dépendant d'un paramètre $n \in \mathbb{N}$.

Si $A(0)$ est vraie et que $\forall n \in \mathbb{N}, (\forall k \leq n, A(k)) \implies A(n+1)$, alors $A(n)$ est vraie pour tout $n \in N$.

Démonstration. Exercice. Appliquer le principe de récurrence simple à la propriété $B(n)$: « $\big(\forall k \leq n,\ A(k)\big)$ ». □

4.2 Ensembles finis

4.2.1 Ensembles $[\![a, b]\!]$

Si $a, b \in \mathbb{Z}$, on note $[\![a, b]\!]$ l'ensemble $\{n \in \mathbb{Z} \mid a \leq n \leq b\}$. Si $b < a$, cet ensemble est vide.

Lemme 4.2.1. Soient $m \geq 1$ et $a \in [\![1, m]\!]$. L'application

$$\phi : [\![1, m]\!] \setminus \{a\} \to [\![1, m-1]\!], x \mapsto \begin{cases} x & \text{si } x < a \\ x-1 & \text{si } x > a \end{cases}$$

est une bijection

Démonstration. Exercice. Remarquer que si $m = 1$, on obtient juste une bijection entre l'ensemble vide et lui-même. □

Les deux lemmes suivants établissent des résultats qui semblent « évident » mais qui doivent être démontrés rigoureusement afin d'asseoir la définition de cardinal sur des bases solides.

Lemme 4.2.2. Soient $m, n \in \mathbb{N}$. S'il existe une injection de $[\![1, m]\!]$ dans $[\![1, n]\!]$, alors $m \leq n$.

Démonstration. Pour m entier, notons $A(m)$ l'assertion

$$\forall n \in \mathbb{N}, \quad (\text{il existe une injection } [\![1, m]\!] \to [\![1, n]\!]) \implies m \leq n.$$

Montrons $\forall m, A(m)$ par récurrence, ce qui prouve la proposition.
Initialisation. $A(0)$ est vraie car pour tout n, $0 \leq n$ est vraie donc l'implication dans $A(0)$ est vraie.
Hérédité. Soit $m \in \mathbb{N}$ et supposons $A(m)$. Montrons $A(m+1)$.

Soit $n \in \mathbb{N}$ et soit $f : [\![1, m+1]\!] \to [\![1, n]\!]$ une injection. Alors la restriction $f|_{[\![1,m]\!]} : [\![1, m]\!] \to [\![1, n]\!] \setminus \{f(m+1)\}$ est également injective.

En composant avec une bijection $\phi : [\![1, n]\!] \setminus \{f(m+1)\} \to [\![1, n-1]\!]$ (par exemple celle fournie par le lemme), on obtient une injection $\phi \circ f|_{[\![1,m]\!]} : [\![1, m]\!] \to [\![1, n-1]\!]$.

Par hypothèse de récurrence, on a donc $m \leq n-1$, et donc $m+1 \leq n$, donc $A(m+1)$ est vraie. □

Lemme 4.2.3. Soient $m, n \in \mathbb{N}$. S'il existe une bijection entre $[\![1, m]\!]$ et $[\![1, n]\!]$, on a $m = n$

Démonstration. Soit f une telle bijection. Comme elle est injective, on a $m \leq n$.

Considérons alors la bijection réciproque $f^{-1} : [\![1, n]\!] \to [\![1, m]\!]$. Comme elle est également injective, on a $n \leq m$. D'où $m = n$. □

4.2.2 Ensembles finis et cardinal

Définition 4.2.4. Un ensemble E est *fini* s'il existe $n \in \mathbb{N}$ et une injection de E dans $[\![1,n]\!]$. Un ensemble qui n'est pas fini est *infini*.

Remarque 4.2.5. a) On en déduit immédiatement qu'un ensemble qui s'injecte dans un ensemble fini est lui-même fini (la composée de deux injections est une injection).

b) À priori, l'entier n de la définition n'est pas unique, car si n convient, alors $n+1$ aussi.

c) (Zérologie) L'ensemble vide est fini : il existe une (unique) application de l'ensemble dans tout ensemble F, c'est celle dont le graphe est la partie vide de $\varnothing \times F$ (cette partie vérifie bien les conditions pour être un graphe de fonction). On l'appelle « l'application vide ». On vérifie ensuite que cette application est injective (en appliquant la définition).

Proposition et Définition 4.2.6. Soit E un ensemble fini. Alors, il existe un unique $n \in \mathbb{N}$ tel que E soit en bijection avec $[\![1,n]\!]$.

Cet entier n est appelé le *cardinal* de E. Il est noté $\mathrm{Card}(A)$, ou $|A|$ ou $\sharp A$.

Démonstration. L'unicité découle des lemmes précédents.

Pour l'existence, Soit $n \in \mathbb{N}$ et soit $f : E \to [\![1,n]\!]$ une injection. Si $f(E) = [\![1,n]\!]$, l'application est surjective donc bijective. Sinon, il existe $a \in [\![1,n]\!] \setminus f(E)$, donc en composant f avec une injection $\phi[\![1,n]\!] \setminus \{a\} \to [\![1,n-1]\!]$, on obtient une injection $\phi \circ f : E \to [\![1,n-1]\!]$. On itère ce processus tant que l'application n'est pas bijective, ce qui finit par se produire puisque l'ensemble d'arrivée des injections diminue strictement à chaque étape. □

Proposition 4.2.7. 1. Un ensemble en bijection avec un ensemble fini de cardinal n est également fini de cardinal n.

2. L'ensemble vide est fini de cardinal zéro. Réciproquement, un ensemble fini de cardinal zéro est vide.

Démonstration. 1. Soit $f : A \to B$ une bijection. Si B est fini de cardinal n, alors il existe une bijection $\phi : B \to [\![1,n]\!]$, et donc $\phi \circ f : A \to [\![1,n]\!]$ est une bijection.

2. On a déjà vu qu'il existe une (unique) application entre $\varnothing$ et $[\![1,0]\!] = \varnothing$ et qu'elle est injective. On peut vérifier qu'elle est surjective, toujours en appliquant la définition. Réciproquement, un ensemble de cardinal zéro est par définition en bijection avec $[\![1,0]\!] = \varnothing$, donc est vide.

□

Proposition 4.2.8. 1. Si A et B sont disjoints et finis, alors $A \cup B$ est fini et $|A \cup B| = |A| + |B|$.

2. Si A est fini et $B \subseteq A$, alors B est fini et $|B| \leq |A|$.

3. Si de plus $|B| = |A|$, alors $B = A$.

4. Si A et B sont finis, alors $|A \cup B| = |A| + |B| - |A \cap B|$.

Démonstration. 1. Soient n et m des entiers et $f : A \to [\![1, m]\!]$, $g : B \to [\![1, n]\!]$ des bijections. L'application

$$\phi : A \cup B \to [\![1, m+n]\!], \quad x \mapsto \begin{cases} f(x) & \text{si } x \in A \\ m + g(x) & \text{si } x \in B \end{cases}$$

est bien définie, et c'est une bijection de $A \cup B$ dans $[\![1, m+n]\!]$.

2. Si A est fini, alors B s'injecte dans un ensemble fini donc est fini. De même, la partie $A \setminus B$ de A est également finie. On peut alors écrire A comme l'union disjointe d'ensembles finis $A = B \cup (A \setminus B)$ et par ce qui précède, on a $|A| = |B| + |A \setminus B|$. On en déduit que $|B| \leq A$ et que s'il y a égalité, $A \setminus B$ est de cardinal 0, donc vide, d'où $A = B$.
3. On a l'union disjointe $A = A \cup (B \setminus A)$ donc $|A \cup B| = |A| + |B \setminus A|$. D'autre part, on a l'union disjointe $B = (B \cap A) \cup (B \setminus A)$, donc $|B| = |B \cap A| + |B \setminus A|$. En remplaçant $|B \setminus A|$ par $|B| - |B \cap A|$ dans la première égalité, on obtient le résultat.

□

4.2.3 Applications et ensembles finis

Proposition 4.2.9. Soit $f : A \to B$ une application.

1. Si B est fini, alors $|f(A)| \leq |B|$ et si de plus $|f(A)| = |B|$ alors f est surjective.
2. Si A est fini et f est injective, alors $|f(A)| = |A|$.

Démonstration. 1. On a $f(A) \subseteq B$ donc $f(A)$ est fini et $|f(A)| \leq |B|$. S'il y a égalité des cardinaux, alors on a $f(A) = B$ ce qui signifie que f est surjective.

2. Soit $g : A \to f(A)$ l'application déduite de f en remplaçant le codomaine B par $f(A)$. L'application g est surjective par construction, que A soit fini ou pas.
   Si f est injective, g l'est également. On en déduit que A et $f(A)$ sont en bijection. Si de plus A est fini, ils ont donc le même cardinal.

□

Proposition 4.2.10. Soit $f : A \to B$ une application.

1. Si B est fini et f est injective, alors A est fini et $|A| \leq |B|$.
2. Si A est fini et f est surjective, alors B est fini et $|A| \geq |B|$.

Démonstration. 1. Si B est fini, alors A s'injecte dans un ensemble fini donc est fini. De plus, on a $|A| = |f(A)| \leq |B|$.

2. Soit $g : B \to A$ une *section* de f, c'est-à-dire une application qui à $y \in B$ associe un antécédent quelconque de y. Par construction, on a $f \circ g = \mathrm{Id}_B$ donc g est injective, et par le premier point B est fini et $|B| \leq |A|$.

□

Théorème 4.2.11 (IMPORTANT)**.** Soient A et B finis **de même cardinal**, et soit $f : A \to B$. Alors, on a les équivalences suivantes :

$$f \text{ est injective} \iff f \text{ est surjective} \iff f \text{ est bijective.}$$

Démonstration. Il suffit de prouver la première équivalence.

Sens $\implies$: Si f est injective, on a $|f(A)| = |A| = |B|$, et comme $f(A) \subseteq B$, l'égalité des cardinaux force $f(A) = B$ c'est-à-dire que f est surjective.

Sens $\impliedby$, par contraposée : Si f n'est pas injective, soient x et y distincts tels que $f(x) = f(y)$. Alors $f(A) = f(A \setminus \{y\})$, donc

$$|f(A)| \leq |A \setminus \{y\}| = |A| - 1 = |B| - 1,$$

donc $f(A) \neq B$ et donc f n'est pas surjective. □

Ce théorème est à retenir, il est indispensable dans tous les domaines des mathématiques. En particulier, il est crucial pour la théorie de la dimension des espaces vectoriels, au prochain semestre.

Corollaire 4.2.12. Soit $f : A \to B$ entre ensembles finis. Alors f est injective si et seulement si $|f(A)| = |A|$.

Démonstration. On a déjà prouvé le sens « seulement si ».

Si $|f(A)| = |A|$, alors la corestriction $g : A \to f(A), x \mapsto f(x)$ qui est par définition surjective, est également injective par le précédent théorème. Donc f est injective. □

4.2.4 Remarque sur les définitions équivalentes

Il existe d'autres définitions (équivalentes) d'ensemble fini et de cardinal. Par exemple, on aurait pu donner comme définition : un ensemble E est fini s'il existe $n \in \mathbb{N}$ et une surjection de $[\![1, n]\!]$ dans E.

Dans ce cas, on aurait commencé par prouver le lemme suivant : « s'il existe une surjection de $[\![1, m]\!]$ dans $[\![1, n]\!]$, alors $m \geq n$ », et l'ordre des résultats établis, ainsi que les preuves, auraient été différents.

Exercice 4.2.13. Établir tous les résultats du cours en prenant cette définition pour base, au lieu de celle avec les injections.

On peut aussi définir les ensembles finis en utilisant $\mathbb{N}$.

Exercice 4.2.14. Soit E un ensemble. Prouver que E est fini si et seulement si aucune application de $\mathbb{N}$ dans E n'est injective. Établir une formulation équivalente avec des surjections.

L'essentiel est d'avoir une définition équivalente, mais surtout une définition maniable et efficace pour prouver les résultats du cours.

4.3 Sommes et produits

Définition 4.3.1 (Notation $\sum$ et $\prod$)**.** Soit E un ensemble fini, et $f : E \to \mathbb{C}$ (ou autre codomaine que $\mathbb{C}$, l'essentiel étant de pouvoir sommer et multiplier).

On note $\sum_{x\in E} f(x)$ le nombre 0 auquel on ajoute la somme des valeurs prises par $f(x)$ lorsque x parcourt E.

On note $\prod_{x\in E} f(x)$ le nombre 1 que l'on multiplie par le produit des valeurs prises par $f(x)$ lorsque x parcourt E.

Remarque 4.3.2 (« Un produit vide vaut 1, une somme vide vaut 0 »)**.** Faire intervenir 0 et 1 sert à avoir les propriétés : $\sum_{x\in\varnothing}(\ldots) = 0$ et $\prod_{x\in\varnothing}(\ldots) = 1$.

Remarque 4.3.3. Dans la définition, si $E = A \cup B$ et $A \cap B = \varnothing$, alors $\sum_{x\in E} f(x) = \sum_{x\in A} f(x) + \sum_{x\in B} f(x)$.

Si I est un ensemble fini et $(u_i)_{i\in I}$ est une famille de complexes, on note $\sum_{i\in I} u_i$ la somme de (zéro plus) tous ces complexes.

Définition 4.3.4. La notation $\sum_{i=0}^{n} u_i$ signifie par définition $\sum_{i\in[\![0,n]\!]} u_i$, et plus généralement, $\sum_{i=a}^{b} u_i$ signifie par définition $\sum_{i\in[\![a,b]\!]} u_i$.

Proposition 4.3.5 (Linéarité de la somme)**.** Soit A un ensemble fini, f, g deux fonctions de A dans $\mathbb{C}$ et λ, μ deux complexes. Alors :

$$\sum_{x\in A}(\lambda f(x) + \mu g(x)) = \lambda \sum_{x\in A} f(x) + \mu \sum_{x\in A} g(x).$$

Exemple 4.3.6. Soit $n \in N$. On peut écrire

$$\sum_{k=0}^{n}(2k+3) = 2\sum_{k=0}^{n} k + 3\sum_{k=0}^{n} 1 = 2\frac{n(n+1)}{2} + 3(n+1) = (n+1)(n+3).$$

Théorème 4.3.7 (Théorème de Fubini pour les sommes finies)**.** Soient A et B des ensembles finis et $f : A \times B \to \mathbb{C}$. On a les égalités :

$$\sum_{x\in A}\left(\sum_{y\in B} f(x,y)\right) = \sum_{(x,y)\in A\times B} f(x,y) = \sum_{y\in B}\left(\sum_{x\in A} f(x,y)\right)$$

Démonstration. Par récurrence sur $|B|$.
Initialisation. Si $|B| = 0$, alors B est vide, et les sommes indexées par B sont nulles. D'autre part, $A \times B = \varnothing$, donc au final les trois sommes sont nulles.
Hérédité. Soit $n \in \mathbb{N}$, et supposons que pour toute partie B de cardinal n et tout ensemble fini A, les égalités soient vraies. Soit B un ensemble de cardinal $n+1$. Écrivons $B = B' \cup \{b\}$, avec $b \notin B'$, et B' de cardinal n. On a alors une union disjointe $A \times B = A \times B' \cup A \times \{b\}$ et donc

$$\sum_{(x,y)\in A\times B} f(x,y) = \sum_{(x,y)\in A\times B'} f(x,y) + \sum_{(x,y)\in A\times\{b\}} f(x,y) = \sum_{(x,y)\in A\times B'} f(x,y) + \sum_{x\in A} f(x,b).$$

D'autre part, on a

$$\begin{aligned}\sum_{x\in A}\left(\sum_{y\in B} f(x,y)\right) &= \sum_{x\in A}\left(\sum_{y\in B'} f(x,y) + \sum_{y=b} f(x,y)\right)\\ &= \sum_{x\in A}\sum_{y\in B'} f(x,y) + \sum_{x\in A} f(x,b)\\ &= \sum_{(x,y)\in A\times B'} f(x,y) + \sum_{x\in A} f(x,b) \text{ par hypothèse de récurrence}\\ &= \sum_{(x,y)\in A\times B} f(x,y) \text{ par la rémarque précédente.}\end{aligned}$$

La deuxième égalité se prouve de la même façon en échangeant les rôles de A et B. □

Définition 4.3.8 (Factorielle)**.** Soit $n \in \mathbb{N}$. La factorielle de n, notée $n!$, est le produit de tous les entiers strictement positifs et inférieurs à n. Autrement dit, $n! = \prod_{k\in[\![1,n]\!]} k$. En particulier, si $n = 0$, le produit est vide et donc $0! = 1$ par définition d'un produit vide.

4.4 Combinatoire

4.4.1 Principes élémentaires de combinatoire

Proposition 4.4.1. Soient E et F finis de cardinal n et p. Alors $E \times F$ est de cardinal np.

Démonstration. L'application

$$\phi : [\![1,n]\!] \times [\![1,p]\!] \to [\![1,np]\!], \quad (x,y) \mapsto (x-1)p + y$$

est bijective. □

Corollaire 4.4.2. Soit E un ensemble fini. Alors pour tout $k \in \mathbb{N}^*$, $|E^k| = |E|^k$.

Démonstration. Par récurrence sur k. **Initialisation.** Lorsque $k = 1$, on a bien $|E^1| = |E| = |E|^1$. **Hérédité.** Soit $k \in \mathbb{N}^*$ et supposons que $|E^k| = |E|^k$. On a $|E^{k+1}| = |E^k \times E| = |E^k| \cdot |E|$ par la proposition précédente, et d'autre part par hypothèse de récurrence, on a $|E^k| = |E|^k$. Finalement, $|E^{k+1}| = |E|^{k+1}$. □

Corollaire 4.4.3. Soient $E \neq \varnothing$ et F des ensembles finis de cardinal n et p. L'ensemble $\mathscr{F}(E,F)$ des fonctions de E dans F est de cardinal p^n.

Démonstration. L'ensemble $\mathscr{F}(E,F)$ est en bijection avec F^n. (Une fonction correspond au choix d'un élément de F pour chacun des n éléments de E.) □

Remarque 4.4.4.

1. Si E est vide, il existe une unique application de E dans n'importe quel ensemble, fût-il vide : l'application vide. Donc $|\mathscr{F}(E,F)| = 1$, ce qui permet d'étendre la formule lorsque E est vide. Lorsque E et F sont tous deux vides, on pose $0^0 = 1$ (ou plutôt on démontre, si on a la « bonne » définition de a^b) et la formule reste valable.

2. L'ensemble $\mathscr{F}(E,F)$ est également noté F^E. Avec cette notation, on a la formule $\left|F^E\right| = |F|^{|E|}$.

Proposition 4.4.5. Soient $n, p \in \mathbb{N}$ avec $p \leq n$.

1. Il y a $n(n-1)(n-2)...(n-p+1) = \dfrac{n!}{(n-p)!}$ injections de $[\![1,p]\!]$ dans $[\![1,n]\!]$.
2. En particulier, il y a $n!$ bijections de $[\![1,n]\!]$ dans lui-même.

Une bijection de $[\![1,n]\!]$ dans lui-même s'appelle une *permutation* $[\![1,n]\!]$.

Proposition 4.4.6. Soit E un ensemble fini. L'ensemble $\mathscr{P}(E)$ des parties de E est fini, de cardinal $2^{|E|}$.

Démonstration. Il y a une bijection entre $\mathscr{P}(E)$ et $\mathscr{F}(E,\{0,1\})$, donnée par $A \mapsto \mathbf{1}_A$, l'application qui à une partie A associe sa fonction caractéristique. Or, on a $|\mathscr{F}(E,\{0,1\})| = |\{0,1\}|^{|E|} = 2^{|E|}$. □

4.4.2 Coefficients binomiaux

Définition 4.4.7. Soit $n \in \mathbb{N}$, et $k \in \mathbb{Z}$.

On note $\mathscr{P}_k([\![1,n]\!])$ ou même $\mathscr{P}_k(n)$ l'ensemble des parties de $[\![1,n]\!]$ qui sont de cardinal k.

On note $\binom{n}{k}$ le nombre de parties de $[\![1,n]\!]$ de cardinal k, c'est-à-dire $\binom{n}{k} = |\mathscr{P}_k(n)|$.

Remarque : si $k<0$ ou si $k>n$, $\binom{n}{k} = 0$ car il n'y a aucune partie de $[\![1,n]\!]$ de cardinal k.

Proposition 4.4.8. On a $\binom{n}{k} = \binom{n}{n-k}$.

Démonstration. L'application $\phi : \mathscr{P}_k(n) \to \mathscr{P}_{n-k}(n)$, $A \mapsto A^c$, est une bijection. □

Proposition 4.4.9. Soit $n \in \mathbb{N}$. On a $\displaystyle\sum_{k=0}^{n} \binom{n}{k} = 2^n$.

Démonstration. On classe les parties de $P([\![1,n]\!])$ suivant leur cardinal k, c'est-à-dire qu'on écrit $\mathscr{P}([\![1,n]\!]) = \displaystyle\bigcup_{k=0}^{n} \mathscr{P}_k(n)$, l'union étant disjointe. En prenant le cardinal des deux membres on obtient $2^n = |P([\![1,n]\!])| = \displaystyle\sum_{k=0}^{n} |\mathscr{P}_k(n)| = \sum_{k=0}^{n} \binom{n}{k}$. □

Proposition 4.4.10 (Formule!de Pascal)**.** Soient $k, n \in \mathbb{N}$. Alors $\binom{n}{k} + \binom{n}{k+1} = \binom{n+1}{k+1}$.

Démonstration. On compte les parties à $k+1$ éléments de $[\![1, n+1]\!]$ selon qu'elles contiennent ou non $n+1$. Celles qui ne contiennent pas $n+1$ sont en bijection avec $\mathscr{P}_{k+1}(n)$, et celles qui contiennent $n+1$ contiennent k autres éléments de $[\![1, n]\!]$ et sont donc en bijection avec $\mathscr{P}_k(n)$. □

Proposition 4.4.11 (Formule du binôme de Newton)**.** Soient $a, b \in \mathbb{C}$ et $n \in \mathbb{N}$. Alors $(a+b)^n = \sum_{k=0}^{n} \binom{n}{k} a^k b^{n-k}$.

Démonstration. On développe le produit $(a+b)^n = (a+b)(a+b)...(a+b)$, ce qui donne 2^n termes tous de la forme $a^k b^{n-k}$, pour certains $0 \leq k \leq n$. À chaque façon de choisir un terme (a ou b) dans chaque parenthèse, on associe une partie $X \in [\![1, n]\!]$ qui correspond aux parenthèses où on choisit a au lieu de b. On peut alors écrire :

$$\begin{aligned}
(a+b)^n &= \sum_{X \in \mathscr{P}([\![1,n]\!])} a^{|X|} b^{n-|X|} \\
&= \sum_{k=0}^{n} \left(\sum_{X \in \mathscr{P}_k(n)} a^{|X|} b^{n-|X|} \right) \\
&= \sum_{k=0}^{n} \left(\sum_{X \in \mathscr{P}_k(n)} a^k b^{n-k} \right) \\
&= \sum_{k=0}^{n} a^k b^{n-k} |\mathscr{P}_k(n)| \\
&= \sum_{k=0}^{n} \binom{n}{k} a^k b^{n-k}
\end{aligned}$$

□

Remarque : il existe aussi une preuve par récurrence sur n qui utilise la formule de Pascal, qui est moins parlante du point de vue combinatoire.

Proposition 4.4.12. Soient $n, k \in \mathbb{N}$. Alors $\binom{n}{k} = \dfrac{n!}{k!(n-k)!}$.

La preuve qui suit est la version rigoureuse de la phrase « pour compter le nombre de parties de cardinal k de $[\![1, n]\!]$, on compte le nombre de listes ordonnées de cardinal k, c'est-à-dire $\dfrac{n!}{(n-k)!}$, puis on divise par le nombre de façons de désordonner ces listes, c'est-à-dire $k!$, puisqu'on ne s'occupe pas de l'ordre ». (La fin de la phrase est floue et non justifiée : pourquoi est-il correct de « diviser » lorsqu'on ne « s'occupe pas » de quelque chose ?)

Démonstration. Soit I l'ensemble des injections de $[\![1, k]\!]$ dans $[\![1, n]\!]$ (en bijection avec les listes ordonnées de k éléments de $[\![1, k]\!]$). Il est de cardinal $\dfrac{n!}{(n-k)!}$. Montrer le résultat revient à montrer que $|I| = k! |\mathscr{P}_k(n)|$.

Or, on peut écrire $|I| = \sum_{X \in \mathscr{P}_k(n)} \left|\{f \in I\,,\, f(\llbracket 1,k \rrbracket) = X\}\right|$. Mais si X est de cardinal k, une injection $f \in I$ telle que $f(\llbracket 1,k \rrbracket) = X$ est forcément une bijection, et on sait qu'il y a $k!$ telles bijections.

Donc, $|I| = \sum_{X \in \mathscr{P}_k(n)} k! = k!|\mathscr{P}_k(n)|$, ce qu'il fallait démontrer. □

Remarque 4.4.13. Le principe combinatoire général derrière cette preuve est le suivant : Si $\phi : A \to B$ entre ensembles finis, alors $|A| = \sum_{b \in B} \left|f^{-1}(\{b\})\right|$. Cela revient à compter le nombre d'éléments de a en les classant d'abord selon leur image dans B, puis en sommant, pour chaque b, le nombre d'antécédents de b. Ici, ce principe serait appliqué avec $A = I$, $B = \mathscr{P}_k(n)$, et ϕ serait l'application qui à $f \in I$ associe son image, qui est un élément de $\mathscr{P}_k(n)$. Dans ce cas particulier, toutes les images réciproques ont le même cardinal $k!$.

Remarque 4.4.14. On peut trouver d'autres preuves des résultats présentés ici : des preuves par récurrence, ou bien des preuves calculatoires utilisant la formule $\binom{n}{k} = \frac{n!}{k!(n-k)!}$ qui doit alors être démontrée le plus tôt possible. Les preuves combinatoires sont souvent plus riches de sens.

Chapitre 5

Arithmétique

Attention, la présentation qui suit diffère sans doute beaucoup de celle vue en terminale : il faut faire l'effort de l'étudier en détail même si l'ordre dans lequel les notions sont introduites semble « mauvais » : en fait, c'est plutôt le « bon » ordre (si tant est qu'il en existe un).

Le cours d'arithmétique des polynômes suivra le même canevas (définitions semblables, mêmes lemmes aux mêmes endroits, mêmes preuves), de même que le cours d'algèbre générale sur les anneaux par la suite.

5.1 Préliminaires

5.1.1 Division euclidienne

Proposition 5.1.1 (Division euclidienne)**.** Soit $a \in \mathbb{N}$ et $b \in \mathbb{N}^*$. Il existe un unique couple $(b,r) \in \mathbb{N}^2$ vérifiant les deux propriétés suivantes :

1. $a = bq + r$;
2. $r < b$.

L'entier b est le *quotient* de la division euclidienne de a par b, et r est le *reste*. Effectuer la division euclidienne de a par b, c'est écrire $a = bq + r$ avec b et q comme plus haut.

Exemple 5.1.2. $17 = 5 \times 3 + 2$ est la division euclidienne de 17 par 5. Le quotient est 3 et il reste 2. Par contre, l'écriture $17 = 5 \times 2 + 7$ bien que correcte n'est pas une division euclidienne, car dans une division euclidienne, le reste *doit* être strictement inférieur à 5.

5.1.2 Idéaux de $\mathbb{Z}$

Définition 5.1.3 (Ensembles $\alpha\mathbb{Z}$ et générateur principal)**.** Soit α un entier relatif.

1. On note $\alpha\mathbb{Z}$ l'ensemble $\{\alpha k \mid k \in \mathbb{Z}\} = \{\ldots, -2\alpha, -\alpha, 0, \alpha, 2\alpha, 3\alpha, \ldots\}$. C'est l'ensemble des multiples de α. Les ensembles $\alpha\mathbb{Z}$ et $(-\alpha)\mathbb{Z}$ sont identiques.
2. Le *générateur principal* de $\alpha\mathbb{Z}$ est $|\alpha|$.

Exemple 5.1.4. $3\mathbb{Z} = \{\ldots, -6, -3, 0, 3, 6, 9, 12, \ldots\}$. Si $\alpha = 0$, alors $\alpha\mathbb{Z} = \{0\}$. On a $\alpha\mathbb{Z} = \mathbb{Z}$ ssi α est égal à 1 ou -1. Plus généralement, on a $a\mathbb{Z} = b\mathbb{Z}$ ssi $a = b$ ou $a = -b$.

Définition 5.1.5. Un *sous-groupe de* $\mathbb{Z}$ est une partie $G \subseteq \mathbb{Z}$ vérifiant les trois propriétés suivantes :

1. G contient 0.
2. G est stable par somme : $\forall x, y \in G,\ x + y \in G$.
3. G est stable par opposé : $\forall x \in G,\ -x \in G$.

Un ensemble de la forme $\alpha\mathbb{Z}$ est un sous-groupe de $\mathbb{Z}$ (exercice). La proposition qui suit affirme que la réciproque est vraie.

Proposition 5.1.6. Soit $G \subseteq \mathbb{Z}$ un sous-groupe de $\mathbb{Z}$. Alors, il existe $\alpha \in \mathbb{Z}$ tel que $G = \alpha\mathbb{Z}$.

Démonstration. Soit $G \subseteq \mathbb{Z}$ un sous-groupe de $\mathbb{Z}$. Soit $G_+^* = G \cap \mathbb{N}^*$. Il y a deux cas :

1. Si G_+^* est vide, cela signifie que G ne possède aucun élément strictement positif. Comme G est stable par opposé, il ne peut pas non plus contenir d'éléments strictement négatifs. Cela signifie que $G = \{0\} = 0\mathbb{Z}$.
2. Sinon, c'est une partie non vide de $\mathbb{N}$, qui possède donc un plus petit élément, notons-le α. Par définition, G est stable par somme et opposé, donc $2\alpha \in G$ et $-\alpha \in G$ et plus généralement, pour tout $k \in \mathbb{Z}$, on a $k\alpha \in G$. Donc $\alpha\mathbb{Z} \subseteq G$. Montrons l'inclusion inverse. Soit $x \in G$, positif. Écrivons la division euclidienne de x par α. On a $x = \alpha q + r$, avec $r < \alpha$. Comme G est stable par somme et différence et que $\alpha q \in G$, on en déduit que $r = x - \alpha q$ est également dans G. Or, $r < \alpha$, donc par minimalité de α, $r = 0$, ce qui montre que $x = \alpha q$, donc que $x \in \alpha\mathbb{Z}$. Si x est négatif, ce qui précède montre que $-x \in \alpha\mathbb{Z}$, donc que $x \in \alpha\mathbb{Z}$.

□

Proposition 5.1.7. Un sous-groupe G de $\mathbb{Z}$ est automatiquement *absorbant pour la multiplication*, c'est-à-dire :

$$\forall g \in G, \forall n \in \mathbb{Z}, ng \in G.$$

Pour cette raison et d'autres qui deviendront claires dans un futur cours d'algèbre, on utilise la dénomination « idéal de $\mathbb{Z}$ » au lieu de « sous-groupe de $\mathbb{Z}$ ». Les deux terminologies sont parfaitement équivalentes, dire *idéal* sert à rappeler la propriété supplémentaire d'être absorbant par multiplication.

5.2 Pgcd

Proposition 5.2.1. Soient a et b deux entiers. Alors :

1. L'ensemble $\{ak + bl \mid k, l \in \mathbb{Z}\}$ noté par définition $a\mathbb{Z} + b\mathbb{Z}$, est un idéal de $\mathbb{Z}$.
2. C'est le plus petit idéal de $\mathbb{Z}$ contenant a et b.
3. Il contient $a\mathbb{Z}$ et $b\mathbb{Z}$, donc également $a\mathbb{Z} \cup b\mathbb{Z}$, mais il est en général strictement plus grand que $a\mathbb{Z} \cup b\mathbb{Z}$.

Démonstration. 1. Il suffit de vérifier que c'est un sous-groupe de $\mathbb{Z}$.

2. Si un idéal I de $\mathbb{Z}$ contient a et b, comme il est stable par somme et opposé, il contient $-a$, $-b$, $a+(-a)=0$, $a+a=2a$, $a+b$ et plus généralement tous les $ka+lb$ pour $k,l\in\mathbb{Z}$. Donc I contient $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$.
3. Il est clair que $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}=\{ka+bl \mid k,l\in Z\}$ contient $\{ka \mid k\in Z\}=a\mathbb{Z}$ (prendre $l=0$) ainsi que $b\mathbb{Z}$, et donc contient l'union $a\mathbb{Z}\cup b\mathbb{Z}$. Pour voir que l'inclusion peut être stricte, prenons $a=4$ et $b=6$. On a $4\mathbb{Z}\cup 6\mathbb{Z}=\{...,-6,-4,0,4,6,8,12,16,18,20,24,28,...\}$. Cet ensemble ne contient pas 2, alors que $2=6-4\in 4\mathbb{Z}+6\mathbb{Z}$.

□

Définition 5.2.2. Soient a et b des entiers. Le générateur principal de $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$ est appelé le *pgcd* (pour *plus grand commun diviseur*) de a et b, il est noté $\text{pgcd}(a,b)$.

Remarque 5.2.3. À ce stade, le nom de *plus grand commun diviseur* est juste une notation. Les deux propositions qui suivent montrent que le pgcd est effectivement un diviseur commun, et que c'est le plus grand tel diviseur positif, en un sens précis.

Proposition 5.2.4. Soient a et b des entiers, et $d=\text{pgcd}(a,b)$. On a les propriétés suivantes

1. L'entier a est dans $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$, donc d divise a. De même, d divise b. C'est donc un *diviseur commun* de a et b, ce qui commence à justifier son nom.
2. L'entier d est dans $d\mathbb{Z}$, donc il existe k et l dans $\mathbb{Z}$, tels que $d=ak+bl$. On dit que (k,l) est un couple (ou paire, par abus de langage) de Bézout pour a et b. L'égalité $d=ak+bl$ est appelée *relation de Bézout*.
3. Si m est un diviseur commun de a et b et que $ak+bl=d$ est une relation de Bézout, alors on voit que m divise $ak+bl$ donc m divise d. C'est en ce sens que d est le *plus grand* diviseur commun.
4. Si $d=0$, alors $a=b=0$. En effet, si $d=0$ alors $\{0\}=a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}\supseteq a\mathbb{Z}$, d'où $a=0$ et de même $b=0$.
5. On a $\text{pgcd}(a,b)=\text{pgcd}(b,a)=\text{pgcd}(a,-b)$, car $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}=b\mathbb{Z}+a\mathbb{Z}=a\mathbb{Z}+(-b)\mathbb{Z}$.
6. $\text{pgcd}(a,0)=|a|$, car $a\mathbb{Z}+0\mathbb{Z}=a\mathbb{Z}$.
7. $\text{pgcd}(a,1)=1$, car $a\mathbb{Z}+\mathbb{Z}=\mathbb{Z}$.

Proposition 5.2.5. Si $x>0$, $x|a$ et $x|b$, et $\forall m, m|a$ et $m|b \implies m|x$, alors $x=d$.

Démonstration. Si $x|a$ et $x|b$, alors $x|d$. D'autre part, $d|a$ et $d|a$, donc $d|x$. Donc finalement, $d=x$. Attention, la condition $x>0$ est indispensable pour ce raisonnement. Deux entiers relatifs peuvent se diviser l'un l'autre, comme 1 et -1, sans être égaux. □

Proposition 5.2.6. Soit $k>0$. On a $\text{pgcd}(ka,kb)=k\,\text{pgcd}(a,b)$.

Démonstration. Notons provisoirement $d_1=\text{pgcd}(a,b)$ et $d_2=\text{pgcd}(ka,kb)$.

Comme $d_1|a$ et $d_1|b$, on a $kd_1|ka$ et $kd_1|kb$ donc finalement $kd_1|d_2$. En particulier, $k|d_2$ donc $\dfrac{d_2}{k}$ est un entier.

D'autre part, $d_2|ka$ et $d_2|kb$, donc en divisant par k et en utilisant la remarque précédente, on a $\dfrac{d_2}{k}|a$ et $\dfrac{d_2}{k}|b$ donc $\dfrac{d_2}{k}|d_1$, d'où $d_2|kd_1$.

Comme kd_1 et d_2 sont positifs, on en déduit $d_2=kd_1$. □

5.2.1 Algorithme d'Euclide

Lemme 5.2.7 (d'Euclide)**.** Soient a, b et k des entiers relatifs. Alors :

$$\text{pgcd}(a,b) = \text{pgcd}(a+kb,b).$$

Démonstration. Ils y a au moins deux façons de prouver le résultat : on peut montrer que les idéaux $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$ et $(a+kb)\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$ sont les mêmes, ce qui implique qu'ils ont le même générateur principal, ou alors on peut montrer que (a,b) et $(a+kb,b)$ ont les mêmes diviseurs communs, donc le même plus grand diviseur commun.
Première preuve (mêmes idéaux). D'une part, $(a+kb)\mathbb{Z}+b\mathbb{Z} \subseteq a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$ car si i et j sont des entiers, alors $i(a+kb)+jb = ia+(iK+j)b \in a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$. D'autre part, $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z} \subseteq (a+kb)\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$ car si i et j sont des entiers, alors $ia+jb = i(a+kb)+(j-ik)b \in (a+kb)\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$. Finalement, les idéaux $a\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$ et $(a+kb)\mathbb{Z}+b\mathbb{Z}$ sont identiques donc ont le même générateur principal.
Deuxième preuve (mêmes diviseurs). Si $m|a$ et $m|b$, alors $m|a+kb$ et $m|b$.
Si $m|a+kb$ et $m|b$, alors $m|a+kb-kb$ et $m|b$, donc m divise a et b.
On en déduit que les couples (a,b) et $(a+kb,b)$ ont les mêmes diviseurs communs. Ils ont donc le même pgcd. □

Corollaire 5.2.8. En particulier, si $a = bq+r$ (division euclidienne ou pas), alors :

$$\text{pgcd}(a,b) = \text{pgcd}(b,r).$$

Théorème 5.2.9 (Algorithme d'Euclide)**.** Appliquer l'algorithme d'Euclide aux entiers naturels a et b, c'est effectuer une suite de divisions euclidiennes :

$$\begin{aligned} a &= q_1 b + r_1 \\ b &= q_2 r_1 + r_2 \\ r_1 &= q_3 r_2 + r_3 \\ &\dots \\ r_{n-2} &= q_n r_{n-1} + r_n \end{aligned}$$

en continuant tant que r_n n'est pas nul. Alors, on a les résultats suivants :

1. (terminaison de l'algorithme) Au bout d'un certain nombre d'étapes, on a $r_n = 0$, donc l'algorithme termine en un nombre fini d'étapes.
2. Le dernier reste non nul r_{n-1} est le pgcd de a et b.

Démonstration. 1. (Preuve de terminaison) Il s'agit de montrer que l'on ne peut pas continuer indéfiniment à faire des divisions euclidiennes. Par définition de ce qu'est une division euclidienne, on a : $b > r_1$, $r_1 > r_2$ et plus généralement $r_i > r_{i+1}$. La suite des restes est une suite strictement décroissante d'entiers positifs, elle ne peut pas être infinie.

2. (Preuve de correction du calcul de pgcd) Par le lemme d'Euclide et son corollaire appliqués à chaque étape, on a

$$\text{pgcd}(a,b) = \text{pgcd}(b,r_1) = \text{pgcd}(r_1,r_2) = ... = \text{pgcd}(r_{n-1},r_n) = \text{pgcd}(r_{n-1},0) = r_{n-1}.$$

□

On remarque qu'il n'est pas nécessaire que $a > b$ dans l'algorithme : si ce n'est pas le cas, l'algorithme les replace dans le bon ordre au cours de la première étape.

L'algorithme d'Euclide permet également d'obtenir une relation de Bézout en « remontant » les étapes de l'algorithme :

$$d = r_{n-1} = r_{n-3} - q_{n-1}r_{n-2} = r_{n-3} - q_{n-1}(r_{n-4} - q_{n-2}r_{n-3})... = au + bv.$$

5.2.2 Nombres premiers entre eux, théorème de Gauß

Définition 5.2.10. Deux nombres relatifs a et b sont premiers entre eux si $\text{pgcd}(a,b) = 1$. On note : $a \wedge b = 1$.

Proposition 5.2.11. Soient a et b des entiers. On a

$$a \wedge b = 1 \iff (\exists u, v \in \mathbb{Z} \mid au + bv = 1)$$

Démonstration. Sens $\Longrightarrow$: il existe une relation de Bézout.
Sens $\Longleftarrow$: si $au + bv = 1$, alors $\text{pgcd}(a,b)$ divise 1, donc vaut 1. □

Proposition 5.2.12. Soient a et b des entiers. Si $a \wedge b = 1$ et $a \wedge c = 1$, alors $a \wedge bc = 1$.

Démonstration. Si $au+bv = 1$ et $au'+cv' = 1$ sont des relations de Bézout, on a en multipliant les deux :

$$1 = (au + bv)(au' + cv') = a(auu' + bvu' + ucv') + bcvv'.$$

□

Corollaire 5.2.13. Soient a, b et $n > 0$, $m > 0$ des entiers. Si $a \wedge b = 1$, alors $a^n \wedge b^m = 1$.

Démonstration. On a $a \wedge b = 1 \implies a \wedge b^2 = ... = a \wedge b^m = 1$, puis $b^m \wedge a \implies b^m \wedge a^2 = ... = b^m \wedge a^n = 1$. □

Attention, ceci n'est **pas** un résultat de passage au produit avec le symbole $\wedge$! Si on a $a \wedge b = 1$ et $c \wedge d = 1$, on n'a **pas** $ac \wedge bd = 1$. Exemple : $2 \wedge 3 = 1$ et $3 \wedge 2 = 1$ et pourtant $6 \wedge 6 \neq 1$.

Théorème 5.2.14 (« théorème de Gauß »)**.** Soient a, b et c des entiers. Si $a \wedge b = 1$ et $a|bc$, alors $a|c$.

Démonstration. Soit $ak + bl = 1$ une relation de Bézout pour a et b. Si a divise bc, alors il divise également blc. D'autre part, a divise akc. Donc $a|(bl + ak)c$ c'est-à-dire $a|c$. □

5.2.3 Résolution des équations diophantiennes du type $ax + by = c$

Définition 5.2.15. Une équation diophantienne est une équation du type $F(x_1, x_2, ...x_k) = 0$, les inconnues x_1, ... x_k appartiennent à $\mathbb{Z}$, ou une partie de $\mathbb{Z}$.

Exemples :
$12x + 3y = 8$, d'inconnues x et y dans $\mathbb{Z}$.
$2^n - 3^m = 7$ d'inconnues n et m dans $\mathbb{N}$.
$x^n + y^n = z^n$ d'inconnues x, y, z, n dans $\mathbb{N}$. (C'est l'équation de Fermat ; il a été démontré en 1994 après trois siècles d'efforts que l'équation n'admet des solutions que si $n = 2$.)

Dans ce cours, on s'intéresse aux équations du type $ax + by = c$ d'inconnues x et y dans $\mathbb{Z}$, et avec a, b et c des paramètres entiers.

Géométriquement, cela revient à trouver les points à coordonnées entières de la droite du plan d'équation cartésienne $ax + by = c$.

La méthode de résolution consiste, comme pour les équations différentielles linéaires, à trouver une solution particulière de l'équation, puis à y ajouter les solutions de l'équation homogène associée, qui est par définition l'équation obtenue en remplaçant le second membre par zéro : $ax + by = 0$. C'est le contenu de la proposition suivante :

Proposition 5.2.16. Soient a, b des entiers non tous deux nuls, c un entier. On considère l'équation (E) : $ax + by = c$ d'inconnue $(x, y) \in \mathbb{Z}^2$, ainsi que l'équation homogène associée (E_h) : $ax + by = 0$.

Si (x_p, y_p) est une solution particulière de (E), alors son ensemble de solutions est

$$\{(x_p, y_p) + (s, t) \mid (s, t) \text{ solution de } E_h\}$$

Démonstration. Soit (x, y) un couple d'entiers.

$$\begin{aligned} ax + by = c &\iff ax + by = ax_p + by_p \\ &\iff a(x - x_p) + b(y - y_p) = c - c = 0, \end{aligned}$$

donc (x, y) est solution de (E) si et seulement si $(x - x_p, y - y_p)$ est solution de l'équation homogène (E_h) associée à (E). On en déduit le résultat. □

Il reste donc à établir un critère pour l'existence de solutions, et à donner une méthode pour trouver des solutions particulières, et pour résoudre les équations homogènes.

Proposition 5.2.17 (Existence de solutions et solution particulière)**.** Soient a, b et c des entiers.

1. L'équation (E) : $ax + by = c$ d'inconnue $(x, y) \in \mathbb{Z}^2$ admet des solutions si et seulement si $\text{pgcd}(a, b) | c$.
2. Dans ce cas, en notant $k = c/\text{pgcd}(a, b)$ et $au + bv = \text{pgcd}(a, b)$ une relation de Bézout, une solution particulière est (ku, kv).

Preuve. Montrons d'abord que la condition est nécessaire. S'il existe une solution (x, y), alors $ax + by = c$ et donc tout diviseur commun de a et b divise aussi $ax + by$ et donc c. En particulier $\text{pgcd}(a, b)|c$.

Réciproquement, montrons que la condition est suffisante en prouvant que le couple fourni est bien solution. En multipliant par k la relation de Bézout on obtient $auk + bvk = \text{pgcd}(a, b)k = c$ donc (uk, vk) est bien une solution de (E). □

Proposition 5.2.18 (Résolution des équations homogènes)**.** Soient a, b des entiers non tous deux nuls, et notons $d = \text{pgcd}(a, b)$. L'équation $ax + by = 0$ d'inconnue $(x, y) \in \mathbb{Z}^2$ a pour ensemble de solutions :

$$\left\{ k\left(\frac{-b}{d}, \frac{a}{d}\right),\ k \in \mathbb{Z} \right\}$$

(Remarque : si a et b sont nuls, alors l'ensemble des solutions est $\mathbb{Z}^2$ tout entier...)

Démonstration. (de la proposition) Écrivons $a = da'$ et $b = db'$. L'équation s'écrit donc $da'x + db'y = 0$ et en simplifiant par d qui est non nul, on obtient l'équation équivalente $a'x + b'y = 0$, avec $a' \wedge b' = 1$.

Si un des deux entiers a ou b est nul, le résultat est facile.

Sinon, le théorème de Gauß donne alors $a'|y$, donc il existe $k \in \mathbb{Z}$ tel que $y = ka'$. On trouve alors $x = -kb'$ en simplifiant par a'. □

Exemple 5.2.19. L'ensemble des solutions entières de l'équation $2x + 6y = 0$ est $\{k(3, -1) \mid k \in \mathbb{Z}\}$.

5.3 Ppcm

Proposition 5.3.1. Soient $a, b \in \mathbb{Z}$. L'ensemble $a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$ (qui est par définition l'ensemble des entiers qui sont à la fois multiples de a et multiples de b, c'est-à-dire l'ensemble des multiples communs de a et b) est un idéal de $\mathbb{Z}$.

Démonstration. On a déjà vu qu'il suffit de montrer que c'est un sous-groupe de $\mathbb{Z}$, donc que $a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$ contient 0, est stable par somme et par opposé.

1. $0 \in a\mathbb{Z}$ et $0 \in b\mathbb{Z}$, donc $0 \in a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$.
2. Soient x, y dans $a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$. Comme x et y sont dans $a\mathbb{Z}$, $x + y \in a\mathbb{Z}$ car $a\mathbb{Z}$ est stable par somme. On montre de même que $x + y \in b\mathbb{Z}$. Donc $x + y \in a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$.
3. Soit $x \in a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$. Comme $x \in a\mathbb{Z}$, on a $-x \in a\mathbb{Z}$ car $a\mathbb{Z}$ est stable par opposé. On montre de même que $-x \in b\mathbb{Z}$. Donc $-x \in a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$.

De façon générale et en anticipant sur un futur cours d'algèbre, l'intersection de deux sous-groupes est un sous-groupe. □

Définition 5.3.2. Soient $a, b \in \mathbb{Z}$. Le générateur principal de l'idéal $a\mathbb{Z} \cap b\mathbb{Z}$ est appelé *plus petit commun multiple* (sous-entendu, le plus petit parmi ceux strictement positifs) et noté $\text{ppcm}(a, b)$.

Proposition 5.3.3. Soient a, $b \in \mathbb{Z}$. On a :

1. $\text{ppcm}(a,1) = |a|$.
2. $\text{ppcm}(a,0) = 0$.
3. Si M est un multiple de a et de b, alors c'est un multiple de $\text{ppcm}(a,b)$.

Proposition 5.3.4. Soient a et b des naturels non nuls. On a :

$$\text{pgcd}(a,b) \times \text{ppcm}(a,b) = ab.$$

Démonstration. — Premier cas : $a \wedge b = 1$. Soit $m = \text{ppcm}(a,b)$. Alors a divise m donc on peut écrire $m = ka$. D'autre part b divise m, donc b divise ka, par le théorème de Gauss, comme b est premier avec a, on en déduit que b divise k. Donc $ab|m$. D'autre part, ab est un multiple commun de a et de b, donc $m|ab$. Finalement, $m = ab$.

— Deuxième cas : $d = \text{pgcd}(a,b) \geq 1$. Écrivons $a = da'$ et $b = db'$. On a donc $a' \wedge b' = 1$. Donc $\text{ppcm}(a',b') = a'b'$, puis $\text{ppcm}(da',db') = da'b' = ab/d$.

□

5.4 Nombres premiers

5.4.1 Définition

Définition 5.4.1. Un entier naturel p est dit *premier* s'il possède exactement deux diviseurs positifs distincts : 1 et p. En particulier, un nombre premier est toujours ≥ 2.

Le nombre 1 n'est pas premier. Les nombres premiers sont 2, 3, 5, 7, 11, 13, 17, 19, 23 etc.

Proposition 5.4.2. Soit p un nombre premier et $a \in \mathbb{Z}$. Alors $a \wedge p = 1$ ou $p|a$.

Démonstration. On a $\text{pgcd}(a,p)|p$ donc $\text{pgcd}(a,p)$ vaut 1 ou p. □

Définition 5.4.3. Un entier naturel $n \geq 2$ qui n'est pas premier est dit *composé*. Cela revient à :

$$\exists a, b \in [\![2, n-1]\!] \mid n = ab.$$

Proposition 5.4.4 (Test de primalité)**.** Un entier n est premier si $\forall a \leq \sqrt{n}$ entier, a ne divise pas n.

Démonstration. Si n est composé, alors $n = ab$ avec $a, b \in [\![2, n-1]\!]$, donc au moins un des deux entiers a ou b est $\leq \sqrt{n}$ (sinon on aurait $n = ab > \sqrt{n}^2 = n$, absurde). L'autre sens de l'équivalence est évident. □

5.4.2 Décomposition en produit de nombres premiers

Soit $\mathscr{P}$ l'ensemble des nombres premiers.

Proposition 5.4.5.

$$\forall n \geq 1, \exists!(\alpha_p)_{p\in\mathscr{P}},\ n : \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\alpha_p}.$$

En fait, seul un nombre fini des α_p sont non nuls.

Démonstration. On montre l'existence par récurrence forte sur n. Pour $n \geq 1$, notons $A(n)$ l'assertion $\exists(\alpha_p)_{p\in\mathscr{P}},\ n = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\alpha_p}$.

Initialisation. Pour $n = 1$, la suite nulle $\alpha_p = 0$ (pour tout p) convient.

Hérédité sous hypothèse de récurrence forte. Soit $n \geq 1$, et supposons $A(k)$ vraie pour tout $k \leq n$. Montrons $A(k+1)$. Si $n+1$ est premier, alors la suite $\alpha_{n+1} = 1$ et $\alpha_i = 0$ pour $i \neq n+1$ convient. Si $n+1$ est composé, écrivons $n = bc$ avec $b, c \leq n$. Par hypothèse de récurrence appliquée à b et c, on peut écrire $b = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\beta_p}$ et $c = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\gamma_p}$. On a donc

$$bc = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\beta_p} \cdot \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\gamma_p} = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\beta_p+\gamma_p}$$

et la suite $\alpha_p = \beta_p + \gamma_p$ convient.

L'unicité de la décomposition est laissée en exercice. □

Définition 5.4.6 (Valuation p-adique)**.** Soit n un entier et p un nombre premier. On appelle *valuation p-adique de n* et on note $v_p(n)$ l'exposant de p dans la décomposition de n en facteurs premiers. On peut donc écrire

$$n = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{v_p(n)}.$$

Exemples : $v_2(16) = 4$, $v_3(17) = 0$, $v_2(18) = 1$.

Proposition 5.4.7 (Propriétés fondamentales de la valuation p-adique)**.**

$$v_p(n) \geq 1 \iff p|n.$$

$$v_p(nm) = v_p(n) + v_p(m).$$

Proposition 5.4.8 (Critère de divisibilité en termes de valuations p-adiques)**.**

$$n|m \iff \big(\forall p \in \mathscr{P},\ v_p(n) \leq v_p(m)\big)$$

Démonstration. Si $m = kn$, alors pour tout $p \in \mathscr{P}$, $v_p(m) = v_p(k) + v_p(n) \geq v_p(n)$.

Réciproquement, on a

$$m = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{v_p(m)} = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{v_p(n)} \cdot \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{v_p(m)-v_p(n)}$$

donc $n|m$. □

Corollaire 5.4.9 (pgcd et ppcm en termes de valuations p-adiques)**.**

$$\text{pgcd}(n,m) = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\min(v_p(n),v_p(m))},$$

$$\text{ppcm}(n,m) = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\max(v_p(n),v_p(m))}.$$

Démonstration. Notons $d = \text{pgcd}(n,m)$ et $a = \prod_{p\in\mathscr{P}} p^{\min(v_p(n),v_p(m))}$.

Pour tout $p \in \mathscr{P}$, on a $v_p(a) \leq v_p(n)$ donc $a|n$. De même, $a|m$. Donc a est un diviseur commun de m et n, et il divise donc leur pgcd : $a|d$.

D'autre part, soit $\in \mathscr{P}$. On a $d|m$ donc $v_p(d) \leq v_p(m)$, et de même, $d|n$ donc $v_p(d) \leq v_p(n)$. On en déduit que $v_p(d) \leq \min(v_p(n), v_p(m)) = v_p(a)$. Comme ceci vaut pour tout $p \in \mathscr{P}$, on a $d|a$.

Finalement on a $a|d$ et $d|a$, donc $\boxed{d = a}$.

Le résultat sur le ppcm se démontre de la même manière. □

Exemple 5.4.10. $\text{pgcd}(120,252) = \text{pgcd}(2^3\cdot 3\cdot 5, 2^2\cdot 3^2\cdot 7) = 2^2\cdot 3 = 12$. Pour les nombres faciles à factoriser, c'est toujours comme cela que l'on procède, l'algorithme d'Euclide est à réserver aux cas difficiles, ou aux calculs de relations de Bézout.

5.4.3 Infinitude des nombres premiers

Proposition 5.4.11. L'ensemble $\mathscr{P}$ des nombres premiers est infini.

Démonstration. Supposons par l'absurde qu'il soit fini, et soir M son plus grand élément. Pour tout $k \leq M$, k divise $M!$, donc le reste par la division euclidienne de $M!+1$ par k est 1. On en déduit que k ne divise pas $M!+1$. En particulier, aucun nombre premier ne divise $M!+1$, qui ne possède donc pas de décomposition en facteurs premiers, absurde. □

Chapitre 6

Relations d'ordre, relations d'équivalence

6.1 Relations binaires

Définition 6.1.1. Soit E un ensemble. Une *relation binaire* $\mathscr{R}$ sur E est une application de $E \times E$ dans {vrai, faux}.

Une relation $\mathscr{R}$ est caractérisée par la partie de $E \times E$ constituée des couples (x, y) tels que $\mathscr{R}(x, y) =$ vrai. On notera « $x \mathscr{R} y$ » au lieu de « $\mathscr{R}(x, y) =$ vrai » et « $x \not\mathscr{R} y$ » au lieu de « $\mathscr{R}(x, y) =$ faux »

Exemples 6.1.2. Les symboles $\leq$, $<$, $\geq$, $>$, $|$ (divise), $/\!/$ (parallèle à), $\perp$ (perpendiculaire à), $\subseteq$ (inclus dans) désignent des relations binaires entre ensembles.

6.2 Relations d'ordre

6.2.1 Définitions et vocabulaire

Définition 6.2.1. Soit E un ensemble. Une relation binaire $\mathscr{R}$ sur E est

1. réflexive ssi $\forall x \in E, x \mathscr{R} x$;
2. transitive ssi $\forall x, y, z \in E, x \mathscr{R} y$ et $y \mathscr{R} z \implies x \mathscr{R} z$;
3. antisymétrique ssi $\forall x, y \in E, x \mathscr{R} y$ et $y \mathscr{R} x \implies x = y$.

Une relation est une *relation d'ordre* ssi elle est réflexive, transitive et antisymétrique.

Exemples 6.2.2. a) La relation $\leq$ est une relation d'ordre sur $\mathbb{N}$, ou sur $\mathbb{Z}$, $\mathbb{Q}$, $\mathbb{R}$. (Mais pas sur $\mathbb{C}$: la relation $\leq$ n'est même pas *définie* sur $\mathbb{C}$.)

b) La relation $\subseteq$ est une relation d'ordre sur $\mathscr{P}(E)$. L'antisymétrie est exactement le principe de double inclusion.

c) La relation $|$ (« divise ») est une relation d'ordre sur $\mathbb{N}^*$, ainsi que sur l'ensemble $\mathbb{N}$. Attention : dans $\mathbb{N}$, tout entier divise 0 !

Attention : $<$ n'est pas une relation d'ordre sur $\mathbb{R}$ (ni sur $\mathbb{N}$, $\mathbb{Z}$ ou $\mathbb{Q}$), car elle n'est pas réflexive, et la relation de divisibilité $|$ n'est pas une relation d'ordre sur $\mathbb{Z}^*$ ni sur $\mathbb{Z}$, car elle n'est pas antisymétrique : $1|-1$ et $-1|1$ et pourtant $1 \neq -1$.

Définition 6.2.3. Si $\mathscr{R}$ est une relation d'ordre sur E, on peut lui associer une relation d', définie par « $x\mathscr{R}y$ et $x \neq y$ ». (Remarque : une relation d'ordre strict n'est pas une relation d'ordre puisqu'elle n'est pas réflexive.)

Un ensemble E muni d'une relation d'ordre $\mathscr{R}$ est appelé . Par exemple, $(\mathbb{R}, \leq)$ est un ensemble ordonné.

Il faut systématiquement préciser l'ordre auquel on se réfère, même pour un ensemble « connu ». Par exemple, $\mathbb{N}$ peut être muni de l'ordre usuel $\leq$ ou bien de la divisibilité $|$ et les deux ordres sont fréquemment utilisées.

Dans ce cours, on notera en général $\leq_E$ au lieu de $\mathscr{R}$ une relation d'ordre générique sur E (même si la relation n'a rien à voir avec l'inégalité $\leq$ sur $\mathbb{R}$), afin de distinguer les relations d'ordre des relations binaires générales.

Si $\leq_E$ est une relation d'ordre sur E, on notera $<_E$ la relation d'*ordre strict* qui lui est associée.

Définition 6.2.4. Une relation d'ordre $\leq_E$ sur un ensemble E est *totale* si tous les éléments sont comparables, c'est-à-dire si :

$$\forall x, y \in E, x \leq_E y \text{ ou } y \leq_E x.$$

Un ensemble muni d'un ordre total est appelé *ensemble totalement ordonné* . Une relation d'ordre qui n'est pas totale est dite d'ordre *partiel*.

Exemples 6.2.5. La relation d'ordre $\leq$ sur $\mathbb{R}$ (ou $\mathbb{N}$, $\mathbb{Q}$ ou $\mathbb{Z}$) est totale. Par contre, $\subseteq$ et $|$ ne sont pas totales. Par exemple, dans $\mathscr{P}(\mathbb{R})$, les parties $\mathbb{R}_+$ et $]-3,6]$ ne sont pas comparables pour l'inclusion. Dans $\mathbb{N}^*$, les éléments 2 et 3 ne sont pas comparables pour la divisibilité.

6.2.2 Applications croissantes

Définition 6.2.6. Soient $(E, \leq_E)$ et $(F, \leq_F)$ des ensembles ordonnés, et $f : E \to F$. On dit que f est *croissante* si :

$$\forall x, y \in E, x \leq_E y \implies f(x) \leq_F f(y),$$

et *décroissante* si :

$$\forall x, y \in E, x \leq_E y \implies f(y) \leq_F f(x).$$

(Remarque : dans cette situation, il est important de distinguer les relations d'ordre sur E et sur F.)

Exemple 6.2.7.

1. L'application $f : \mathbb{R} \to \mathbb{R}, x \mapsto x + e^x$ est croissante pour l'ordre usuel $\leq$ sur $\mathbb{R}$.
2. Si E est fini, l'application $f : \mathscr{P}(E) \to \mathbb{N}$, $A \mapsto \text{Card}(A)$ est croissante entre les ensembles ordonnés $(\mathscr{P}(E), \subseteq)$ et $(\mathbb{N}, \leq)$.

3. L'application $f : \mathscr{P}(E) \to \mathscr{P}(E)$, $A \mapsto A^c$ est décroissante pour l'inclusion, car $A \subseteq B \implies B^c \subseteq A^c$.

Comme d'habitude, après les définitions viennent les propositions et théorèmes.

Proposition 6.2.8. 1. La composée de deux applications croissantes est croissante.

2. La composée de deux applications décroissantes est croissante.
3. La composée d'une application décroissante et d'une croissante est décroissante.

Démonstration. Application directe de la définition. □

6.2.3 Plus grand et plus petit élément

Définition 6.2.9. Soit $(E, \leq_E)$ un ensemble ordonné et $A \subseteq E$ une partie non vide.

1. Un élément $m \in E$ est un *majorant* de A si $\forall a \in A, a \leq_E m$.
2. La partie A est *majorée* si elle possède des majorants.
3. Un élément $m \in A$ qui est un majorant de A est appelé un *plus grand élément de A*, ou *maximum* de A.
4. On définit de même les *minorants*, les parties minorées et les plus petits éléments.

Exemple 6.2.10. a) Dans l'ensemble ordonné $(\mathbb{R}, \leq)$, la partie $[2,5]$ est majorée par 5, mais aussi par 6, 10 etc. La partie $\mathbb{R}_+$ est minorée, mais pas majorée. La partie $\mathbb{Z}$ n'est ni minorée ni majorée.

b) Toute partie non vide de $\mathbb{N}$ admet un plus petit élément pour l'ordre usuel $\leq$ (c'est la propriété fondamentale de $\mathbb{N}$), mais pas forcément de plus grand élément.

c) Dans un ensemble ordonné non vide $(E, \leq_E)$, la partie vide est majorée : tout élément m est un majorant, car l'assertion $\forall x \in \varnothing, x \leq_E m$ est vraie. De la même façon, dans un ensemble non-vide, la partie vide est minorée par n'importe quel élément.

Proposition 6.2.11 (Unicité du plus grand élément, s'il existe)**.** Si $A \subseteq E$ possède un plus grand élément, il est unique. On le note alors $\max(A)$. De même, si $A \subseteq E$ possède un plus petit élément, il est unique. On le note alors $\min(A)$.

Démonstration. Soient m et m' deux plus grands éléments de A. Comme m est un plus grand élément, on a par définition $\forall x \in A, x \leq_E m$ et donc en particulier $m' \leq_E m$. De même, comme m' est un plus grand élément, on a $m \leq_E m'$. Par antisymétrie de la relation d'ordre, on a $m = m'$.

On prouve le résultat pour le plus petit élément de la même manière. □

Exemples 6.2.12. a) La partie $[0,1]$ est majorée dans $\mathbb{R}$ car 1, 2 ou encore 5 sont des majorants. Elle possède un plus grand élément : 1.

b) La partie $]3, +\infty[$ de $\mathbb{R}$ n'a pas de plus grand élément car elle n'est pas majorée.

c) La partie $A = [0,1[$ de $\mathbb{R}$ est majorée. Par contre, elle n'a pas de plus grand élément.

d) La partie $B = \{x \in \mathbb{Q} \mid x^2 \leq 2\}$ est majorée (par $\sqrt{2}$ par exemple), mais n'admet pas de plus grand élément (rappel : $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$).

e) Si E est un ensemble, alors $\mathscr{P}(E)$ muni de l'inclusion possède un plus grand élément : E, et un plus petit élément : $\varnothing$.

f) Dans l'ensemble ordonné $(\mathbb{N}^*, |)$, la partie $\{2,3,4\}$ n'a pas de plus grand élément.

g) Dans l'ensemble ordonné $(\mathbb{N}, |)$, il y a un plus petit élément au sens de la divisibilité, c'est 1 (et non zéro). D'autre part, l'élément 0 est en fait le plus grand élément au sens de la divisibilité : tout nombre entier k divise 0.

6.2.4 Borne supérieure, borne inférieure

Définition 6.2.13 (Borne supérieure)**.** La partie $A \subseteq E$ admet une borne supérieure $s \in E$ ssi :

1. s est un majorant de A ;
2. tout majorant de A majore s.

(En d'autres termes, s est le plus petit des majorants de A, ou encore : l'ensemble de tous les majorants de A possède un plus petit élément s.)

Attention, contrairement à un plus grand élément, une borne supérieure de A, s'il en existe, n'appartient pas forcément à A.

Proposition 6.2.14 (Unicité de la borne supérieure, s'il en existe une)**.** Soit $(E, \leq_E)$ un ensemble ordonné, et $A \subseteq E$. Si A possède une borne supérieure, elle est unique et on la note $\sup(A)$.

Démonstration. Soient s et s' deux bornes supérieures de A. Comme s est une borne supérieure et s' un majorant, on a $s \leq_E s'$. Un raisonnement symétrique montre que $s' \leq_E s$, et finalement $s' = s$. □

Exemple 6.2.15. La partie $\mathbb{R}_+ \subseteq \mathbb{R}$ n'a pas de borne supérieure. La partie $A = [0,1[\subseteq \mathbb{R}$ n'a pas de plus grand élément, mais possède une borne supérieure : 1.

Démonstration. Pour le premier point, la partie n'a même pas de majorant donc c'est clair. D'une part, il est clair que 1 est un majorant de $[0,1[$, c'est-à-dire que $\forall x \in [0,1[,\ x \leq 1$.

Vérifions la seconde partie de la définition. Soit m un majorant de $[0,1[$ et supposons par l'absurde que $m < 1$. On doit forcément avoir $0 \leq m$ puisque $0 \in [0,1[$. Donc $m + \dfrac{1-m}{2} = 1 + \dfrac{m}{2} \in [0,1[$.

Comme m est un majorant, on doit avoir $1+\frac{m}{2} \leq m$, donc $1+m \leq 2m$ donc $m \geq 1$, absurde. □

Autre exemple important de borne supérieure qui n'est pas un plus grand élément : la partie $\{x \in \mathbb{Q}, x^2 < 2\}$ de $\mathbb{R}$ est majorée et admet une borne supérieure égale à $\sqrt{2}$ et qui n'appartient pas à A car $\sqrt{2} \notin \mathbb{Q}$.

Proposition 6.2.16. Soit $(E, \leq_E)$ un ensemble ordonné $A \subseteq E$. Si A admet une borne supérieure et que $\sup(A) \in A$, alors c'est son plus grand élément. Si A admet un plus grand élément, c'est aussi sa borne supérieure.

Démonstration. Exercice, appliquer les définitions. □

Enfin, on définit de même ce qu'est une *borne inférieure*, et on montre que si une partie admet une borne inférieure, alors celle-ci est unique. On la note $\inf(A)$.

La borne inférieure d'une partie, même si elle existe, n'appartient pas forcément à la partie. Par exemple, 0 est la borne inférieure de $]0,1]$.

Théorème 6.2.17 ($\mathbb{R}$ possède la propriété de la borne supérieure)**.** Dans $(\mathbb{R}, \leq)$, toute partie non vide et majorée admet une borne supérieure.

Démonstration. Admis provisoirement. Pour prouver ce théorème, il faut disposer d'une définition rigoureuse de l'ensemble $\mathbb{R}$. Voir le cours d'analyse de second semestre. □

Il existe des ensembles ordonnés ne possédant pas la propriété de la borne supérieure, c'est-à-dire possédant des parties non-vides, majorées, et sans borne supérieure. C'est le cas de $(\mathbb{Q}, \leq)$, si l'on considère la partie $\{x \in \mathbb{Q} \mid x^2 \leq 2\}$: il n'existe pas de borne supérieure de cette partie dans $\mathbb{Q}$.

6.2.5 Ordre produit et ordre lexicographique

Proposition et Définition 6.2.18. Soient $(E \leq_E)$ et $(F, \leq_F)$ des ensembles ordonnés. L'*ordre produit* sur $E \times F$ est défini par :

$$(x,y) \leq_{E\times F} (x',y') \iff \big(x \leq_E x' \text{ et } y \leq_F y'\big).$$

Démonstration. Il s'agit de prouver que la relation binaire définie est bien une relation d'ordre donc réflexive, antisymétrique et transitive. Exercice. □

Attention, même si $\leq_E$ et $\leq_F$ sont totales, l'ordre produit n'est pas forcément un ordre total. Par exemple, pour $E = F = \mathbb{R}$ et l'ordre usuel sur $\mathbb{R}$ qui est bien total, on remarque que l'ordre produit $\leq_{\mathbb{R}\times\mathbb{R}}$ sur $\mathbb{R} \times \mathbb{R}$ n'est pas total car $(1,2)$ et $(2,1)$ ne sont pas comparables.

Proposition et Définition 6.2.19. Soient $(E \leq_E)$ et $F, \leq_F)$ des ensembles **totalement** ordonnés. L'ordre lexicographique sur $E \times F$ est défini par :

$$(x,y) \leq_{E\times F} (x',y') \iff \big(x <_E x' \text{ ou } (x = x' \text{ et } y \leq_F y')\big).$$

C'est un ordre total.

Démonstration. La propriété de relation d'ordre est laissée en exercice. Prouvons que l'ordre est total.

Soient en effet (x, y) et (x', y') distincts. Si $x \neq x'$, alors comme $\leq_E$ est un ordre total, on a forcément $x <_E x'$ ou bien $x' <_E x$. Si $x = x'$, alors on a forcément $y \neq y'$ et comme $\leq_F$ est un ordre total, on a forcément $y <_F y'$ ou bien $y' <_F y$.

En conclusion, on a bien soit $(x, y) \leq_{E\times F} (x', y')$, soit $(x', y') \leq_{E\times F} (x, y)$. □

Exemple 6.2.20. Avec l'ordre usuel sur l'alphabet, l'ordre lexicographique sur les mots est l'ordre dans lequel les mots sont classés dans un dictionnaire.

6.3 Relations d'équivalence

6.3.1 Définitions

Définition 6.3.1 (Relation d'équivalence)**.** Une relation binaire $\mathscr{R}$ sur un ensemble E est une *relation d'équivalence* ssi elle est :

1. réflexive (rappel : $\forall x \in E, x\mathscr{R}x$) ;
2. transitive (rappel : $\forall x, y, z \in E, x\mathscr{R}y$ et $y\mathscr{R}z \implies x\mathscr{R}z$) ;
3. symétrique : $\forall x, y \in E, x\mathscr{R}y \implies yRx$.

Exemples 6.3.2. a) Les relations $=$, $//$ (parallélisme), sont des relations d'équivalence.

b) La relation $\perp$ (perpendiculaire) n'est **pas** une relation d'équivalence car elle n'est pas réflexive, ni transitive.

c) Tout ensemble possède la relation d'équivalence triviale : celle où tous les éléments sont équivalents.

d) Sur $\mathbb{R}$, la relation $x\mathscr{R}y \iff \big(x = y \text{ ou } x = -y\big)$ est une relation d'équivalence.

e) Sur $\mathbb{R}$, la relation $x\mathscr{R}y \iff \sin(x) = \sin(y)$ est une relation d'équivalence.

f) Sur $\mathbb{C}$, la relation $z\mathscr{R}z' \iff |z| = |z'|$ est une relation d'équivalence.

g) Un singleton, c'est-à-dire un ensemble contenant un unique élément, possède une seule relations d'équivalence (celle où l'unique élément est relié à lui-même).

h) L'ensemble vide possède une seule relation d'équivalence, la relation vide (la seule fonction de $\varnothing \times \varnothing$ dans $\{\text{vrai}, \text{faux}\}$ à savoir la fonction vide : on vérifie qu'elle définit bien une relation d'équivalence).

i) Un ensemble $\{a, b\}$ à deux éléments possède deux relations d'équivalence distinctes : la première est l'*égalité*, la seconde est la *relation d'équivalence triviale*, celle où a et b sont équivalents.

j) De façon générale, on peut toujours définir, sur un ensemble non-vide, la *relation triviale*, celle où tous les éléments sont équivalents. (Cette relation est peu utile.)

k) Un ensemble à trois éléments possède cinq relations d'équivalence (exercice).

Proposition 6.3.3 (Fibres d'une application)**.** Si $f : E \to F$ est une application, alors la relation

$$x\mathscr{R}y \iff (x \text{ et } y \text{ sont dans la même fibre de } f)$$

est une relation d'équivalence sur E.

(Rappelons que par définition de ce que sont les fibres d'une application, on peut reformuler la définition de cette relation en : $x\mathscr{R}y \iff f(x) = f(y)$.)

Démonstration. Soit $x \in E$. Alors on a bien $f(x) = f(x)$ donc $x\mathscr{R}x$, donc $\mathscr{R}$ est réflexive. Si $x, y \in E$, on a bien $x\mathscr{R}y \iff f(x) = f(y) \iff f(y) = f(x) \iff y$§ donc $\mathscr{R}$ est symétrique. Et enfin, Si $x, y, z \in E$ et que $x\mathscr{R}y$ et $y\mathscr{R}z$, alors $f(x) = f(y)$ et $f(y) = f(z)$, donc $f(x) = f(z)$ et donc $x\mathscr{R}z$, donc $\mathscr{R}$ est transitive. Ceci montre que $\mathscr{R}$ est bien une relation d'équivalence.

On verra dans la dernière section que toutes les relations d'équivalence sont de ce type, pour une application f bien choisie : la *surjection canonique sur le quotient.* □

D'autres exemples importants de relations d'équivalence sont les congruences. Commençons par rappeler les définitions.

Proposition et Définition 6.3.4. Soit $a \in \mathbb{R}^*$ et $x, y \in \mathbb{R}$. On a :

$$\frac{x-y}{a} \in \mathbb{Z} \iff x - y \in a\mathbb{Z} \iff (\exists k \in \mathbb{Z} \mid x = y + ka).$$

Si ces conditions équivalentes sont vérifiées, on dit que x et y sont *congrus modulo a* et on note

$$x \equiv y \quad [a].$$

La relation de congruence modulo a entre deux réels x et y est une relation d'équivalence.

Démonstration. Exercice. □

De toutes ces formulations, la plus efficace pour rédiger des preuves est en général la première.

Les relations de congruence les plus courantes sont celles modulo des entiers, ou bien modulo π ou 2π etc.

Exemples 6.3.5. a) $1 \equiv 5\,[2]$, car $1 - 5 = -4$ est un multiple de 2.

b) $4 \equiv -9\sqrt{3} + 4\,[\sqrt{3}]$, car $4 - (-9\sqrt{3} + 4) = 9\sqrt{3}$ est un multiple de $\sqrt{3}$.

c) $\pi/3 \equiv 7\pi/3\,[2\pi]$, car $\pi/3 - 13\pi/3 = -12\pi/3 = -4\pi$ est un multiple de 2π.

Les congruences se comportent relativement bien par rapport aux opération algébriques, comme le montre la proposition suivante (avec un bémol pour la multiplication, voir l'énoncé et la remarque qui suit).

Proposition 6.3.6. Soit $a \neq 0$ et $b \neq 0$ des réels non nuls, et x, y, x', y' des réels tels que $x \equiv y\,[a]$ et $x' \equiv y'\,[a]$. Alors :

i) $x + x' \equiv y + y'\,[a]$.

ii) $bx \equiv by\,[ba]$.

Démonstration. i) Si $\frac{x-y}{a} \in \mathbb{Z}$ et $\frac{x'-y'}{a} \in \mathbb{Z}$, alors $\frac{x-y}{a} + \frac{x'-y'}{a} \in \mathbb{Z}$.

On a donc $\frac{(x+x')-(y+y')}{a} \in \mathbb{Z}$, c'est-à-dire $x+x' \equiv y+y'\,[a]$.

ii) On a :

$$\left(x \equiv y\,[a]\right) \Leftrightarrow \left(\frac{x-y}{a} \in \mathbb{Z}\right) \Leftrightarrow \left(\frac{bx-by}{ba} \in \mathbb{Z}\right) \Leftrightarrow \left(bx \equiv by\,[ba]\right).$$

□

Remarque 6.3.7. Attention au second point, multiplier une congruence par b change la base de congruence, qui est également multipliée par b.

Définition 6.3.8. Si $a \in \mathbb{Z}^*$, la relation de congruence modulo a sur $\mathbb{Z}$ induit une relation d'équivalence sur $\mathbb{Z}$, également appelée la relation de congruence modulo a sur $\mathbb{Z}$, et notée de la même façon.

6.3.2 Classes d'équivalence

Définition 6.3.9. Soit E un ensemble muni d'une relation d'équivalence $\mathscr{R}$. Soit $x \in E$. On note $\overline{x}$ et on appelle la *classe d'équivalence de x modulo $\mathscr{R}$ (ou : sous $\mathscr{R}$)* l'ensemble $\{y \in E \mid y \mathscr{R} x\}$ des éléments qui sont équivalents à x.

Attention au type des objets : $x \in E$, mais $\overline{x} \subseteq E$.

Proposition 6.3.10.
1. $\forall x \in E, x \in \overline{x}$.
2. $\forall x, y \in E, x \mathscr{R} y \iff \overline{x} = \overline{y}$.
3. $\forall x, y \in E, \overline{x} = \overline{y}$ ou $\overline{x} \cap \overline{y} = \varnothing$.

Démonstration.
1. Découle de la réflexivité.
2. Sens $\Longleftarrow$: Supposons $\overline{x} = \overline{y}$. Comme $y \in \overline{y}$, on a $y \in \overline{x}$, donc $y \mathscr{R} x$.
   Sens $\Longrightarrow$: Soit $z \in \overline{x}$. Alors $z \mathscr{R} x$ et comme $x \mathscr{R} y$, on a $z \mathscr{R} y$ par transitivité, et donc $z \in \overline{y}$. Ceci montre $\overline{x} \subseteq \overline{y}$. Pour montrer l'inclusion réciproque, on a $y \mathscr{R} x$ par symétrie de R puis on termine de la même manière.
3. Soient x et y, et supposons $\overline{x} \cap \overline{y} \neq \varnothing$. Soit $z \in \overline{x} \cap \overline{y}$. Alors $z \mathscr{R} x$ et $z \mathscr{R} y$, donc par symétrie et transitivité, $x \mathscr{R} y$, d'où $\overline{x} = \overline{y}$. On en déduit que deux classes sont soit égales soit disjointes.

□

Définition 6.3.11. Soit E un ensemble muni d'une relation d'équivalence $\mathscr{R}$. L'ensemble des classes d'équivalence est appelé *ensemble quotient de E par $\mathscr{R}$* et est noté $E/\mathscr{R}$.

L'application $p : E \to E/\mathscr{R}, x \mapsto \overline{x}$ qui à un élément de E lui associe sa classe d'équivalence est appelée *application de passage au quotient*, ou *projection canonique sur le quotient*.

Exemple 6.3.12. Pour l'ensemble E des droites du plan $\mathbb{R}^2$ muni de la relation d'équivalence $//$, les classes d'équivalence sont appelées *directions* : deux droites sont parallèles si et seulement si elles ont la même *direction*. L'ensemble quotient de E par la relation de parallélisme est l'ensemble des directions du plan. On le note $\mathbb{P}^1(\mathbb{R})$ et on l'appelle la droite projective.

Proposition 6.3.13. Soit E un ensemble muni d'une relation d'équivalence $\mathscr{R}$ et $p = E \to E/\mathscr{R}$ la projection sur le quotient. Alors

1. p est surjective.
2. $x\mathscr{R}y \iff p(x) = p(y)$.
3. Les fibres sont exactement les classes d'équivalence modulo la relation $\mathscr{R}$.

Démonstration. 1. Soit A une classe d'équivalence. Par définition, il existe $x \in E$ tel que $A = \overline{x} = p(x)$. Donc p est surjective.

2. On a $x\mathscr{R}y \iff \overline{x} = \overline{y} \iff p(x) = p(y)$.
3. C'est une relation du deuxième point, puisque par définition de la fibre d'une application quelconque f, deux éléments x et y sont dans la même fibre si et seulement $f(x) = f(y)$.

□

6.3.3 Partitions et classes d'équivalence

Définition 6.3.14 (Partition d'un ensemble)**.** Soit E un ensemble, et $\mathscr{A}$ un ensemble de parties de E, c'est-à-dire $\mathscr{A} \subset \mathscr{P}(E)$. L'ensemble $\mathscr{A}$ est une *partition de E en ensembles non vides*, ou simplement *partition*[1] *de E*, si :

1. les parties sont non vides c'est-à-dire $\forall A \in \mathscr{A},\ A \neq \varnothing$.
2. les parties recouvrent E c'est-à-dire que leur union égale E, autrement dit $\bigcup_{A\in\mathscr{A}} A = E$.
3. Les parties sont deux à deux disjointes, c'est-à-dire $\forall A, A' \in \mathscr{A},\ A \cap A' = \varnothing$.

Proposition 6.3.15 (Partition définie par une famille)**.** Soit E un ensemble, et soit $(A_i)_{i\in I}$ une famille de parties de E. Cette famille définit une partition de E si :

1. Les A_i sont toutes non vides.
2. On a $\bigcup_{i\in I} A_i = E$.
3. Les parties A_i sont deux à deux disjointes : $\forall i, j \in I, i \neq j \implies A_i \cap A_j = \varnothing$.

Démonstration. Immédiat sur la définition. □

Exemple 6.3.16. 1. L'ensemble vide possède une seule partition, la partition vide qui ne contient aucune partie (car les parties elles, doivent être non-vides).

2. Un ensemble $\{a, b\}$ à deux éléments possède deux partitions : la partition triviale $\big\{\{a, b\}\big\}$ et la partition en deux singletons $\big\{\{a\}, \{b\}\big\}$.
3. Un ensemble à trois éléments possède cinq partitions distinctes (exercice).
4. Tout ensemble possède la partition $\big\{\{x\} \mid x \in E\big\}$ qui est la partition en singletons inclus dans E. (Si E est vide, la partition est vide).

1. Notation adoptée dans tout ce cours

5. Tout ensemble E possède toujours au moins la partition triviale en une seule partie, l'ensemble lui-même. C'est bien une partition car E est non-vide. Cette partition s'écrit donc $\{E\}$.
6. L'ensemble $\mathbb{Z}$ possède la partition en deux parties suivante : $\{2\mathbb{Z}, 2\mathbb{Z}+1\}$. C'est la partition en nombres pairs et nombres impairs.

Exercice 6.3.17 (Raffinement d'une partition)**.** Soient $\mathscr{A}$ et $\mathscr{B}$ deux partitions de E. On dit que $\mathscr{A}$ est *plus fine* que $\mathscr{B}$ (ou : qu'elle est un raffinement de $\mathscr{B}$) si les éléments de $\mathscr{B}$ sont des unions d'éléments de $\mathscr{A}$, autrement dit si $\mathscr{A}$ fractionne les éléments de $\mathscr{B}$ en sous-parties.

Montrer que la relation binaire « être plus fine que » est une relation d'ordre sur l'ensemble de toutes les partitions de E, et que l'ordre n'est en général pas total.

Si E est un ensemble à trois éléments, dire, parmi les cinq partitions possibles, lesquelles sont comparables.

Remarque 6.3.18. Le plus grand élément de cet ensemble ordonné est la partition la plus fine : c'est la partition en singletons, c'est-à-dire l'ensemble de tous les singletons inclus dans E. Cette partition est plus fine que toute autre. Si E est non-vide, la partition la moins fine est la partition triviale (celle à une seule partie).

Proposition 6.3.19 (Partition en classes d'équivalence)**.** Soit $\mathscr{R}$ une relation d'équivalence sur E. Alors $E/\mathscr{R}$ est une partition de E.

Démonstration.
1. Une classe d'équivalence n'est jamais vide, puisque qu'elle est toujours de la forme $\overline{x}$ et donc contient un élément x.
2. Soit $a \in E$. On a $\overline{a} \in E/\mathscr{R}$, et $a \in \overline{a}$. Donc $a \in \bigcup_{A \in E/\mathscr{R}} A$. On en déduit que $E \subseteq \bigcup_{A \in E/\mathscr{R}} A$.
3. On a déjà montré que deux classes d'équivalence sont soit égales soit disjointes.

□

Remarque 6.3.20 (Zérologie)**.** Le quotient de l'ensemble vide par son unique relation d'équivalence est l'ensemble des classes d'équivalence : comme il n'y a aucune classe d'équivalence, l'ensemble quotient est vide. La projection canonique est l'application $p : \varnothing \to \varnothing$ (dite application vide). Elle est bien surjective...

Ce résultat admet une « réciproque » :

Proposition 6.3.21. Soit $\{A_i \mid i \in I\}$ une partition d'un ensemble E. Alors la relation

$$x \mathscr{R} y \iff \big(\exists i \in I\,,\, x \in A_i \text{ et } y \in A_i\big)$$

est une relation d'équivalence.

Démonstration. Voir TD. □

Ces deux propositions permettent de montrer qu'« une relation d'équivalence sur E est la même chose qu'une partition de E » : attention, à proprement parler ce ne sont pas les mêmes objets (pas le même type), mais le sens précis de cette phrase est qu'il existe une bijection entre d'une part l'ensemble des relations d'équivalence sur E, et d'autre part, l'ensemble des partitions de E.

Corollaire 6.3.22 (Application à la combinatoire)**.** Si $\mathscr{R}$ est une relation d'équivalence sur un ensemble fini E, alors $|E| = \sum_{A \in E/\mathscr{R}} |A|$.

Démonstration. On a $E = \bigcup_{A \in E/\mathscr{R}} A$ et l'union est disjointe, donc on obtient le résultat en prenant le cardinal des deux membres. □

Index